

E. DE FONTELIVE.

BERGERON,

CONTE, NOUVELLE, EN VERS.

30.

POSEN.

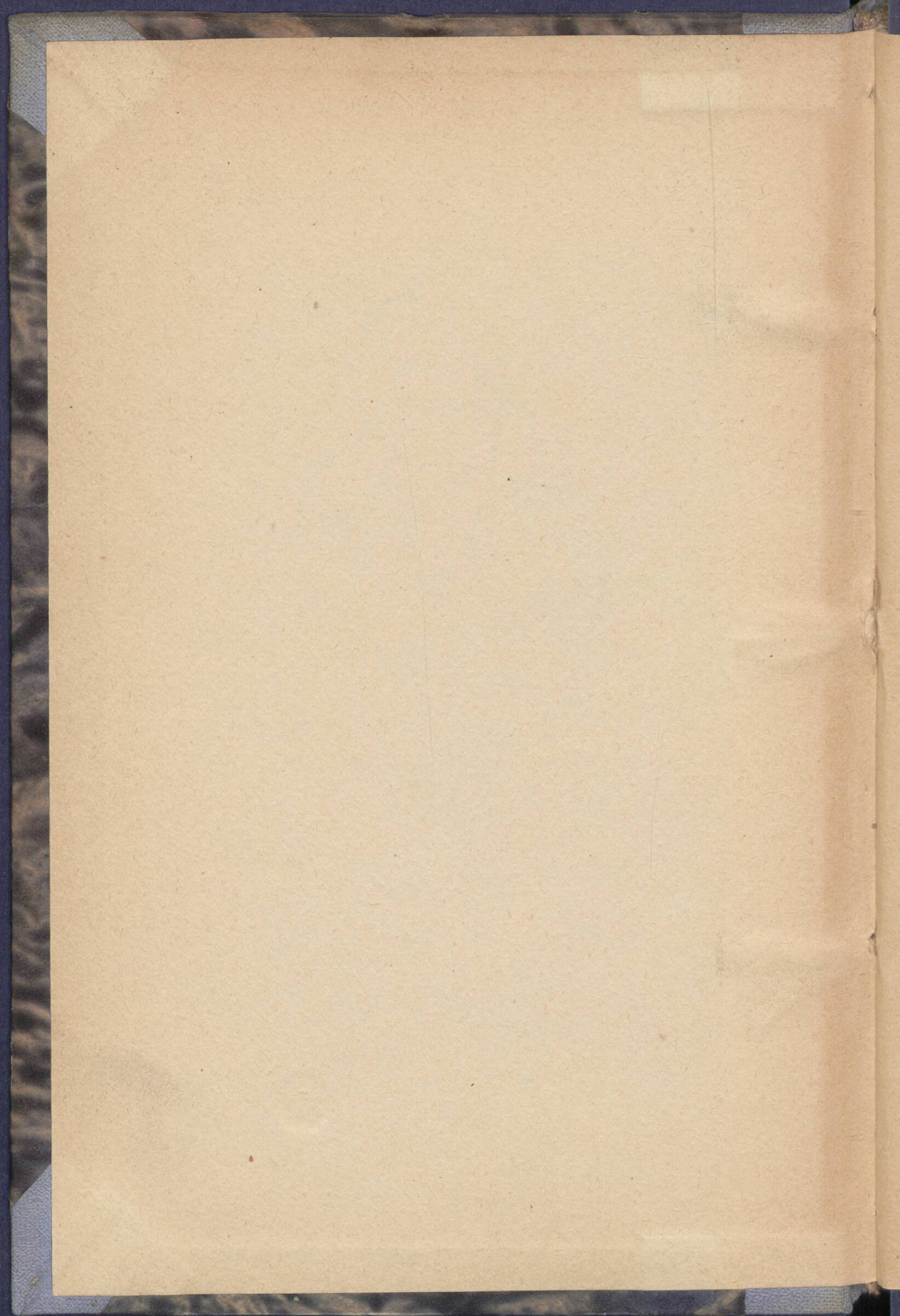
IMPRIMERIE DE LOUIS MERZBACH.
1863.

MAU-UB

2

43 760

43 746



dubl 26 2783 11 97.

243760

644040

E. DE FONTELIVE.

BERGERON,

CONTE, NOUVELLE, EN VERS.

30.

POSEN.
IMPRIMERIE DE LOUIS MERZBACH.
1863.

MAU-UG

Re 44249



5000477

(
1
)

Imprimerie de Louis Merzbach.
Place Wilhelm no. 8.
à Posen.

BU - UAM
D
2022 15

Au Prince Stanislas de P

Avec les années et la conviction, l'âme éprise de la vie s'en détache; ainsi, l'esprit troublé par les orages de la politique s'y accoutume avec le temps et par la réflexion; c'est un bonheur quand la foi reste.

A certaines époques périodiquement ramenées, il semble que l'existence de chacun, soit remise en question, les liens les plus chers paraissent prêts à se dissoudre, et l'attente d'événements extraordinaires fatigue l'esprit à en suivre les diverses phases dans leur prévision.

Alors, une feuille que le vent roule sur le sable, un nuage qui dans le ciel s'étend en spirales fantastiques, un ami sur lequel on peut compter, un rêveur insouciant, qui entonne à l'improviste un chant mélancolique, tout est bon à reposer de ces courses fatigantes à travers les plaines arides de la politique; Or Vous êtes cet ami, je serai ce rêveur.

A Dieu ne plaise que j'y mette jamais les pieds, dans ce ténébreux dédale, où les destins des peuples se décident; la politique est une science difficile dont

j'ignore les premiers éléments, elle ne s'apprend pas, sans qu'on perde la religion du coeur, ah! laissez moi mourir en paix! Elle ne s'étudie qu'au bruit des armes, mais leur fracas fait taire la muse; inter arma musa silet.

Mon seul culte est votre amitié, c'est mon recours unique dans l'adversité, comme la poésie est ma soeur, ma douce et ineffable consolation dans les peines.

Pendant un long et pénible pèlerinage Votre amitié fut mon ferme appui, Votre sagesse mon guide prudent; l'un ni l'autre ne m'ont fait défaut, et mes chants ne Vous auront pas manqué, quand Vous étiez accablé des soucis de Votre grandeur.

Aujourd'hui que nous touchons presque ensemble au même but, à Vous la gloire, à Vous l'honneur, il me restera bien assez du mérite de Vous avoir estimé dès que je Vous eus connu, d'avoir su apprécier, et d'avoir voulu publier vos vertus.

Mais Vous ne permettez pas qu'on Vous loue, je dois me taire sur ce chapitre, Bergeron rappellera vos belles et solides qualités bien mieux que je ne le ferais. Lisez-le donc, s'il Vous plaît, et acceptez-en la dédicace. *Agréez en même temps, l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,*

*Votre très humble
et très obéissant serviteur*

E. de Fontelive.

Bergeron.

Poème.

I.

Nul de Vous n'a connu le vénérable prêtre,
Le curé Bergeron qui fut mon premier maître,
Celui qui me donna cette simple leçon,
Quand pour la classe, un jour, je quittai la maison :
„Craignez Dieu, c'est la loi, le droit et la sagesse,
„Aimez et respectez chacun, c'est la richesse.“
Moi-même sur mes pas, quand je veux revenir,
Et que je vais fouillant, pour Vous, mon souvenir,
J'ai peine à retrouver intacte cette image,
Vrai don du ciel à l'homme, inestimable gage,
De sa miséricorde, en quelque lieu désert,
Au pauvre souffreteux par sa clémence offert.
Il réchauffait du feu de sa ferme croyance,
Celui qui l'implorait au jour de la souffrance,

De sa franche parole il lui portait le pain,
 Et dès lors tous ses maux étaient sans lendemain,
 Car il avoit la clé de la manne céleste,
 Qui convenait le mieux à cette humeur agreste,
 De l'homme qui raidit son bras sous le hoyau,
 Et ne donnerait pas, pour le plus beau joyau
 De la couronne, ou l'or d'une mine infinie,
 Sa pelle, son louchet, son merlin, ou sa scie;
 Qui peu jaloux de rang, d'honneurs, de dignités,
 De son travail attend toutes félicités . . .
 Ce pouvoir bienfaisant, connu de tout le monde,
 Qu'il exerçait sans peur, soutenait sans faconde,
 Appuyé sur l'amour, basé sur l'équité,
 D'un oracle divin avait l'autorié,
 Mêlant à la douceur, cette sainte rudesse,
 Qui sait faire la part de l'humaine faiblesse.
 Indulgent au pécheur, haïssant le péché,
 Plus fortement toujours au plus faible attaché,
 Plus l'homme déviait, plus son bras secourable,
 S'étendait pour le mettre au sentier praticable.
 Rigoureux pour lui-même, avec la volonté,
 De n'être pour autrui, tel qu'avec charité.
 Le temps, l'âge, les lieux, certaines convenances,
 Mettaient dans ses avis de justes différences,
 Et la réflexion tempérant ses arrêts,
 Excessifs ou trop doux, ils n'étaient pas suspects. —
 — L'art né de la pratique en le rendant habile,
 Lui rendait la vertu, chère douce et facile,
 Ses plus rudes travaux ne sentaient d'autre effort,
 Qu'un soin très vétilleux de fuir l'ombre d'un tort,

Et quand il y tombait, bientôt de proche en proche,
 Au lieu de l'éviter, il cherchait le reproche.
 Rien n'égalait alors sa longanimité,
 Si ce n'est la grandeur de son humilité;
 Même il eût accepté le reproche et l'injure,
 Comme un ardent creuset d'où l'âme sort plus pure.
 Par humeur obligeant, mais sans servilité,
 Tenace quelquefois avec docilité;
 Sur un faible argument plein de condescendance,
 Toujours prêt à céder sans perdre contenance,
 Simplement. Humain, bon avec conviction,
 Sans larmes dans la voix, sans affectation;
 Du seul bien qu'il faisait composant sa richesse,
 Trésor que dans son coeur il grossissait sans cesse.
 Aimable sans fadeur, et digne sans orgueil,
 Les élans de son âme étaient son seul écueil.
 Y puiser pour chacun était sa grande affaire,
 Le trait le plus saillant de son beau caractère.
 Quand il voyait le mal son front s'humiliait,
 Quelque oeuvre méritoire alors le relevait.
 Sans les abandonner, plaignant ceux qui se trompent,
 Il se rapprochait d'eux quand les charmes se rompent,
 Quand ils les lui livraient ardents et tracassés,
 Pleins de projets sans but, dégoûtés, harassés,
 Gémissant sous le poids du tyrannique empire,
 Ou la raison faiblit, et la sagesse expire;
 Vrai coeur de vieux chrétien tout pétri de vertus,
 Né pour l'autorité, dont il fuyait l'abus;
 Race de père en fils, laissée en héritage
 A l'homme, pour l'aider dans son pèlerinage.

Ces solides vertus, ces nobles qualités,
 Avantages, hélas ! plus craints que respectés,
 Ne rapprochaient de lui, que ceux qu'un mal oppresse,
 Gens que soulage un mot, qu'inspire une caresse. —
 — Chez le curé j'allais, avec mes rudiments,
 Avec mon De Viris, et tous mes éléments,
 Car le temps approchait, qu'il faudrait au collègue,
 De l'examineur savoir tourner le piège,
 Et je m'y préparais avec la liberté,
 D'un âge auquel le temps est bien peu regretté ;
 Arrachant un épi, pour cueillir la fleurette,
 Ou le long des buissons effrayant la fauvette. —
 La mièvrerie exclut chez l'enfant la candeur,
 Charme du caractère, et sa plus fine fleur,
 Simplicité de l'âme, admirable parure,
 Goût exquis, art correct, imposant sans dorure.
 Quand j'entreprends de peindre, il faut que le portrait,
 Sans être trop fini, soit complet quand au trait ;
 Et soit naïve esquisse, ou soit frais paysage,
 On ne peut pas montrer sans contours une image.
 Or j'allais à la cure, et quand je m'y rendais,
 En peu de mots voici, l'habit que je portais,
 En été ; sur la tête à regret ma casquette,
 En étoffe légère un spencer ou jaquette
 Frais vêtement de toile, un gilet de piqué,
 Qu'à ne pas trop tacher j'étais fort appliqué ;
 Autour de mon menton, un faux-col à l'anglaise,
 Qui l'ornait sans pourtant le mettre mal à l'aise,
 En batiste, je crois, à petits plis si fins,
 Qu'on eût dit qu'une fée y avait mis les mains.

Des cartons féminins, la fragile parcelle,
 Qui soutenait la veille une fraîche dentelle,
 Recherchée avec soin, et non sans chiffonner
 Abandonner, reprendre, ôter et replacer,
 Un ruban, un fichu, me servait de cravatte,
 Avec une caresse, une pomme écarlate
 Ou tout autre dessert dont ma poche s'enflait,
 Un crouton de pain tendre; ensuite on m'inspectait,
 C'était fait d'un coup-d'oeil, et je prenais mes livres,
 Dont on s'informait moins, toujours que de mes vivres;
 Et quand j'avais fait voir, sur mes bas bleus chinés,
 Bien montés, mes souliers luisants et haut lacés,
 J'étais bientôt parti, fugitif comme l'onde
 Vif comme le cabri sous l'arbre qu'on émonde.

II.

Je n'ai jamais trahi ma foi, ceux que j'aimai
 Je les aime toujours; aujourd'hui je dirai,
 Comment lassé du monde, assez loin dans la vie,
 Mon excellent curé repoussait l'apathie;
 Par quels secrets ressorts son coeur se redressait,
 Quelle sève y montait qui le reverdissait;
 Aidant et secourant, éclairant l'ignorance,
 Avec facilité sans gêne ni jactance;
 Pour lui-même, peut-être, et satisfaire aux vœux
 D'un coeur dont les besoins étaient impérieux.
 Pauvre, accablé, déchu, tout homme était son frère,
 Car de meilleurs destins changent le caractère,
 Et le respect humain dans ses discours perceait,
 Pour celui quel qu'il fût, auquel il s'adressait. —

— Chaque jour je suivais, selon mon habitude,
 Pour me rendre chez lui le chemin de l'étude,
 Celui, Vous le savez, qui n'est pas le plus court,
 Mais vers lequel plus tard dans l'orage on accourt.
 Je lambinais, j'allais cahin-caha sans joie,
 Car aux petits chagrins, la plus petite proie;
 Musant, tirant le pied, dandinant, j'avançais,
 Aussi bien en ce temps qu'aujourd'hui je souffrais;
 C'est la loi de nature, on ne saurait qu'y faire,
 On regrette un jouet, comme une épouse chère!
 Ce n'était pourtant pas jour de Grec et Burnouf,
 Ne devait que plus tard me coûter plus d'un... ouf!
 Lorsque l'on va toujours, il faut bien qu'on arrive;
 La minute qui plaît semble seule tardive.
 Je devais ce jour là, savoir mal mes leçons,
 Car j'accrochais partout, aux ronces des buissons.
 Cependant j'approchais, tout m'armant de courage,
 Comptant aussi beaucoup sur mon patelinage;
 Ma bonne volonté, quelque adresse m'aidant,
 Le cas n'était déjà pas si désespérant;
 La bonté du curé devait faire le reste,
 Il suffisait souvent d'une réponse preste,
 Pour sortir d'embarras, le mot-à-mot précis
 N'était pas de rigueur, si l'on reste indécis,
 C'est par étourderie, on aurait pu comprendre,
 Le sens d'une leçon qu'alors on ne peut rendre.
 Tandisque l'esprit lent fait de tout un métier,
 Le travail est sans peine, avec l'esprit léger.
 Je n'ai jamais été, moi, très systématique,
 La convenance et l'art ont été ma tactique.

Je sais qu'on a sa pente, et qu'on a ses détours,
 Mais un fleuve profond trop rapide en son cours,
 Ne connaît pas sa rive, et c'est là le mérite,
 De l'àpropos, qu'il reste au bord qui l'y invite,
 Sans le chercher, il semble à point l'avoir trouvé,
 A sa façon, sa guise, et tel qu'il l'eût rêvé,
 Tout exprès fait pour lui, si bien qu'il s'en étonne,
 L'étudie et l'admire, et s'y plaît; s'abandonne
 Au plaisir de le voir, l'explorer, d'en jouir,
 Tout prêt à le quitter, mais pour y revenir;
 Car il connaît le site, il en sait bien la route,
 Il se joue aux accès, sans soupçons et sans doute.
 Ce qui ne prouve pas qu'il faille se presser,
 Parcequ'on a trop peu de temps à dépenser.
 L'un de ces deux chemins, soumis à l'hyperbole
 Ne permet d'arriver que par la parabole;
 Le second est ouvert à l'inspiration,
 Qui dit: voilà le point, sans préparation!

.

III.

L'abeille revenait bas de la picorée,
 Volant obliquement, de jaune saupoudrée,
 Ses petits bras chargés ployaient sous le butin,
 Elle s'aidait du vent rasant le sarrazin. —
 — Le rôle de genêt, le rusé roi des cailles,
 Comme si d'un filet il essayait les mailles,
 A travers l'herbe drue en courant se glissait,
 Et sur des points divers aigrement glapissait. —

— Sur le bord d'un fossé, tout en gardant sa vache,
 Un petit pastoureau tressait une cravache,
 De trois longs menus brins dérobés dans l'osier,
 Et pour se rassurer, chantait à plein-gosier. —

— Deux fillettes du bois rapportaient des airelles,
 En mouchoirs de couleur, attachés en ombrelles,
 Légèrement chacune emportait son fagot,
 Les petits grains tout noirs, étaient au fond d'un pot.

— J'étais penché pour prendre un criquet par la patte,
 La plus jeune des deux qui s'appelait Agathe,
 Timidement s'approche, et consultant sa soeur,
 — Me dit: prenez ceci, Monsieur, c'est de bon coeur.

L'autre qui comprenait mieux que moi le ménage,
 Me montrait à deux pas un beau raifort sauvage,
 La feuille était très large, une seule suffit,
 Et le pot incliné le fruit s'y répandit. —

— Dans son champ, un grand gars labourait à la houe,
 Je les lui présentai, mais il me fit la moue.
 J'étais tout contristé, je passai mon chemin,
 Mes livres sous le bras, la feuille sur ma main.

Je n'avais pas douze ans, ma première jeunesse,
 S'était épanouie au feu de la tendresse;
 Ce grand gars essuyant son front tout ruisselant,
 Que pouvais-je pour lui, pauvre être chancelant?

Je sentais ses chagrins, comme les miens ma mère,
 Pour moi, grand Dieu! le reste est encor un mystère,
 Un mystère d'amour, insoluble et navrant,
 Car tous ne sont nés forts, et chacun n'est puissant.

N'est-il plus d'orphelins, d'impotents ou de veuves,
 Tous peuvent-ils passer par les mêmes épreuves;

Quand la force vitale est l'inégalité,
 Qui s'arrête à la mort, suprême égalité,
 Insoluble problème, et confins du domaine,
 Où pour quelques instants dort la raison humaine ?
 La nature féconde en hommes différents,
 Par l'âge par les moeurs, le coeur et les talents,
 Veut ainsi que chacun, ici-bas à sa place,
 Suive paisiblement la route qu'il se trace. —
 — J'étais près de la cure, et les fèves en fleur,
 Tout au fond du jardin m'envoyaient leur senteur.
 Une femme cousait, sous la tonnelle assise,
 Le calme était profond, l'air sans la moindre brise,
 Je longuai la muraille, entrai sur le pallier,
 Deux bonds, j'avais atteint le haut de l'escalier.
 Je saluai le prêtre, et contai l'aventure.
 Des fillettes, du gars, et sa triste figure.

.

IV.

— Despréaux nous prévient, en faisant son portrait,
 Que pour un méchant homme un jour on le prendrait,
 En lisant ses recueils d'admirables satyres,
 Ou de Perse et d'Horace il emprunta les lyres,
 S'il ne prenait le soin, à la postérité,
 De dire qu'il fut bon ; et c'est la vérité,
 Un si grand écrivain, je le crois sur parole,
 O mon maître, je fus ton lecteur bénévole,
 Mais tu flattas Louis avec trop de fadeur,
 Et citant tous les noms, tu traitas de hâbleur,

Dieu sait encor comment? de fou, de famélique,
 Quiconque osa braver ton humeur colérique.
 On en rit, dans Auteuil tu fêtais Lamoignon,
 A Bâville, chez lui, tu fus bon compagnon.
 Les temps sont bien changés, aujourd'hui la devise,
 Est autant que l'on peut d'égaliser la mise.
 Je n'irai pas charger de m'abaisser les cieux,
 Celui qui n'eût jamais qu'a formuler ses vœux;
 Cette oeuvre colossale est celle d'un courage,
 Qui longtemps du malheur a fait l'apprentissage,
 Qui quand il veut servir ne sait pas reculer,
 Et n'attend pas, cent fois qu'on vienne l'appeler.
 Je n'en chargerai pas un pauvre enfant que j'aime,
 Bien plus craintif pour lui, que ne suis pour moi-même,
 Ni celui qui se laisse entraîner aisément,
 Aux commodités douceurs d'un sûr attachement.
 L'amitié dépérit souvent d'une caresse,
 L'énergie au contraire assure la tendresse;
 Un peu de crudité n'est pas toujours un tort,
 Elle empêche souvent de ployer sous l'effort;
 La bonté s'y rencontre, avec la prévenance,
 Malgré l'air, la façon et quelque discordance;
 Pourtant par décorum, je n'aurais pas traité,
 Avec si peu d'égards, malgré leur pauvreté,
 Jusque dans les accès de l'humeur la plus vaine,
 Tant de gens honorant l'intelligence humaine. —

.
 D'une armoire massive en beau chêne ciré,
 Haute, sculptée en bosse, aussitôt fut tiré,

Un petit compotier de belle porcelaine ;
 Une corbeille longue, à main droite, mi-pleine,
 A côté d'un huilier contenait des couverts,
 D'un grand morceau de serge en entier recouverts.
 Pour l'atteindre je mets le pied sur une planche,
 Légèrement j'y plonge avec ma main ma manche ;
 En un clin d'oeil j'en tire avec le plus grand soin,
 Deux petites cuillers à filets en étain,
 Que je mets sur le vase, où les noires airelles
 Semblaient me regarder en jouant des prunelles,
 Comme avec un jeune homme en agit un tendron ;
 Et pour elles j'avais, moi, l'oeil du vigneron,
 Allant le thyrses en main et la tête inclinée
 Interroger ses ceps sur l'espoir de l'année. —
 — Le prêtre d'une main tenait un sucrier,
 En Sèvres, tout uni, car de plaqué, d'Alger,
 On ne se servait pas en ce temps, et la cure,
 N'avait d'autre métal, que celui qu'on récure ;
 Un peu d'étain bruni, quelques cuivres luisants,
 A ses deux commensaux semblaient très suffisants.
 C'était peu, mais assez, même l'art culinaire,
 En aucun lieu, n'a fait un seul pas en arrière,
 Où les petits fourneaux, et le charbon de bois,
 Les cuivres étamés, servent comme autrefois.
 L'embarras de mon maître était assez visible,
 Il fut aussi pour moi bientôt intelligible.
 Une bouteille vide en guise de rouleau,
 Un carré de papier, un assez gros morceau
 De sucre, préparés, j'écrasai sur la table,
 Autant qu'il nous fallait de la poudre friable,

J'en aspergeai le tout, et la collation
 Ne dura pas autant que ma narration.
 La leçon commença; montrer ma négligence,
 Vraiment, c'était poignant après tant d'indulgence;
 Pour un égard un autre, et j'étais engagé,
 Car je sentais qu'ici c'était moi l'obligé;
 Tergiverser non plus, n'était pas mon affaire,
 En tel cas, il vaut mieux parler que de se taire.
 Avant de commencer, je saisis le moment,
 Sous le bras du curé, je pousse vivement,
 Mon livre, ouvert au point appris de l'avant-veille,
 Débitant, sur un ton peu flatteur pour l'oreille,
 Le passage d'un trait, hésitant; au platond,
 Les mouches m'occupaient, croisant, dansant en rond.

.

V.

Le Presbytère était l'âme de la contrée,
 L'amour et le respect protégeaient son entrée;
 Rarement l'étranger sur sa route y entraît,
 Mais il était content quand il en revenait.
 Les gens du bourg savaient où rencontrer leur prêtre,
 Et tous le bénissaient sans le faire paraître;
 Il n'existait, entr'eux et lui, point de secret,
 C'était leur seul ami véritable et discret.
 Au milieu des tombeaux rapprochés de l'église,
 Le coeur de l'habitant avait plus de franchise;
 Sur le porche deux mots flattaient la vanité,
 Et plus d'un gros bonnet en était contenté;

Un geste suffisait, sur le bord de la route,
 Pour calmer de l'absence et refouler le doute ;
 En traversant le bourg, de plus d'un querelleur,
 L'aspect du grand curé calmait la sombre humeur ;
 Un coup-d'oeil suffisait, et bientôt la promesse,
 Permettait d'avancer une noce remise ;
 Ces braves gens en lui voyaient leur bienfaiteur,
 Leur ami, leur mentor, leur vrai consolateur ;
 A leur tour, ils formaient sa famille nombreuse
 Avec sa vieille mère indulgente et peureuse ;
 Hors ses meubles usés il ne possédait rien,
 Les trésors de son coeur lui tenaient lieu de bien,
 Et combien il en faut pour ces terrains arides,
 Qui dévorent l'engrais dans leurs entrailles vides ! —
 — Bergeron était grand, vigoureux, ses traits forts,
 Ne s'animaient jamais, avant quelques efforts ;
 Un certain abandon, une plate chaussure,
 Dissimulaient sa taille et sa belle structure ;
 Sa tête modelée, exprès comme à la main,
 Eût rempli le chapeau d'un cardinal romain.
 Il n'avait guère alors que quarante ans, c'est l'âge
 Où la sagesse sied à l'air de tout visage ;
 Le sien sans être dur, eût paru sérieux,
 N'eût été la douceur du regard dans ses yeux.
 Il avait conservé, malgré la quarantaine,
 Un teint d'une fraîcheur à rendre une enfant vaine ;
 Son masque à de l'ampleur, joignait ce pendentif,
 Indice de bonté très significatif.
 Il vivait de l'autel et cultivait l'étude,
 Peut-être par besoin plus que par habitude,

Car il fallait qu'il fût à ses jours éloquent
 Quand venait le beau monde aux fêtes de l'avent;
 Son éloquence était entraînante et fleurie,
 Le mot propre et le trait l'avaient toujours servie;
 Il faisait peu de cas de cette vanité,
 Parfois en désaccord avec la vérité,
 Et pour s'en faire absoudre, il disait, je travaille
 A séparer le grain encombré par la paille.
 Sa voix grave ou sonore avait de l'agrément,
 Mais il ne l'élevait qu'au prêche et rarement;
 Le charme de sa vie était sa vieille mère,
 Et le Dieu qu'il servait au fond du sanctuaire;
 Elle, quand il rentrait venait le recevoir,
 Et Dieu l'encourageait à remplir son devoir. —
 — Il avait ce qu'il faut juste de scepticisme,
 Pour être bien gardé contre tout fanatisme;
 Il était libéral, il était tolérant,
 Ne donnait pas toujours son cœur au plus offrant;
 Aux tempêtes du monde, il n'était pas novice.
 Dans sa vocation qui fût un sacrifice,
 Qu'il avait acceptée en un jour de douleur,
 Depuis plus de quinze ans, il trouvait le bonheur,
 Tel qu'il nous est donné de l'avoir sur la terre,
 Mêlé de courte joie, et de longue misère;
 Vous savez à présent comment il l'accepta,
 Je Vous dirai pourquoi comme on me le conta.

VI.

Cinq ans s'étaient passés, et j'étais en seconde,
 Un lustre, c'est beaucoup pour nous en ce bas monde!

Qui dira si je dois survivre à l'encrier,
 Où je puise de quoi Vous noircir ce papier?
 — J'étais donc en seconde, ah! le beau temps, quel âge,
 Pour aimer et la Grèce et Rome sans partage,
 Car Voyez vous, les vieux sont les jeunes, et nous,
 Nés plus tôt, cependant sommes moins vieux que Vous.
 L'humanité fait un, la chaîne est continue,
 Quand je ne vois plus bien, j'emprunte votre vue.
 L'un ou l'autre est possible, et je n'affirme rien,
 Honni soit qui se gourme et qui voit mal à bien.
 Quaeritis est un mot des saintes écritures
 Qui cherche trouvera sans nombres ni mesures;
 C'est ainsi que je fais, et déjà j'ai trouvé,
 Ce qui dans la seconde alors m'est arrivé.
 Le facteur poliment me remit une lettre,
 J'examinai l'adresse, et voulus reconnaître
 Sa provenance, avant seulement de l'ouvrir,
 Et la considérant, je me pris à rougir;
 L'écriture en était correcte, toute droite,
 Sans timbre que celui de la dernière boîte,
 Mais ce qui me troublait, c'était un cachet noir,
 Que je brisai de suite avec un vague espoir.
 L'épître était très longue, à la troisième page,
 Tout au bas, j'aperçus près du nom du village,
 Où je n'étais depuis plus jamais revenu,
 Une date récente, et le nom bien connu,
 De mon ancien ami le curé de Verrières,
 Qu'autrefois je nommais toujours dans mes prières.
 Je l'avais oublié, lui me le rappelait,
 C'est aussi justement par là qu'il commençait: —

— „Vous m'avez oublié, sans doute vos études,
 „D'autres lieux, d'autres soins, et d'autres habitudes,
 „Ont banni pour jamais de Votre jeune esprit,
 „Celui qui le premier naguères entreprit,
 „De Vous ouvrir l'accès épineux des sciences,
 „Jetant dans Votre coeur les vertus en semences;
 „Vous ne sembliez pas devoir être un ingrat,
 „Même il n'était chez nous nul qui ne Vous aimât;
 „Tous conservent ici la douce souvenance,
 „Du temps où parmi nous s'écoulait votre enfance;
 „C'étaient bien d'autres temps, mais ils sont bien changés,
 „Et beaucoup de malheurs depuis sont arrivés! —
 — „Le plus cruel de tous, ma pauvre mère est morte,
 „Cet automne dernier, sous son arbre à ma porte,
 „Sous le tilleul planté de ses mains autrefois,
 „Quand ici je prêchai pour la première fois;
 „Sous cet arbre splendide, où nos ruches rustiques,
 „S'en venaient pour flatter ses goûts économiques,
 „Boire à longs traits le miel, sans empêcher la fleur,
 „De mêler ses parfums à l'humide vapeur.
 „C'était un ex-voto, fait au temps du Carême,
 „A mon occasion, on craint tout quand on aime!
 „Dans son fauteuil-à-bras elle a fermé les yeux,
 „M'adressant du regard ses suprêmes adieux.
 „Elle ne savait plus depuis longtemps le nombre,
 „De ses ans écoulés, près de moi sous mon ombre, —
 „Et quand elle y songeait, qui prendra soin de toi,
 „Mon cher fils, disait-elle, ici-bas, après moi?
 „Elle a passé du monde à la vie éternelle,
 „Comme l'oiseau s'endort la tête sous son aile,

„Rien qu'un faible soupir, au coucher du soleil,
 „Elle courba son front pour son dernier sommeil!

.

VII.

„Il n'y faut plus songer, c'est un mal sans remède,
 „Je le sais, mais le coeur a besoin d'un peu d'aide,
 „Pour ne pas succomber à ces afflications,
 „Agité comme il l'est par tant de fictions.
 „Et quoi que nous soyons si différents par l'âge,
 „Par beaucoup d'autres points, et par le personnage,
 „Nous n'en sommes pas moins égaux par le malheur,
 „Quiconque l'éprouva doit sentir ma douleur.
 „Vous l'avez éprouvée, et je Vous ai vu tendre,
 „Tout éploré les mains au départ d'une cendre;
 „Les laisser retomber, sous le crêpe du deuil,
 „Stupéfait, incrédule, auprès d'un froid cercueil! . . .
 — „Celui dont le devoir, dont le Saint ministère,
 „Est d'aller consolant l'affligé sur la terre,
 „Doit se montrer toujours muni d'un front d'airain,
 „Inaltérable aux coups du contraire destin,
 „Et le moindre tribut qu'il paye à la faiblesse,
 „On le lui compte au taux de la pure sagesse;
 „J'écarte ce stoïsme, inflexible orgueilleux,
 „Qui cache un coeur étroit, sous des dehors pompeux;
 „A ce taux élevé, qu'il répande des larmes,
 „Il semble qu'au malheur il ait rendu les armes,
 „C'est justice sans doute, et tant d'infortunés,
 „Par tant de maux cruels, chaque jour éprouvés,

„Ne m'imposent-ils pas de garder le silence,
 „D'étouffer sous l'oubli, le cri de la souffrance,
 „Remède souverain, infaillible l'oubli,
 „Où la cause et l'effet tout est enseveli !
 „Mais depuis, dans ce lieu, seul avec ma pensée,
 „Jusqu'à satiété, reprise et repassée,
 „Lorsque je veux le fuir, l'avant-goût du tombeau,
 „Me suit de mon grenier jusques à mon caveau.
 „L'homme est né généreux, dévoué, sociable,
 „Son coeur s'épanouit auprès de son semblable ;
 „Depuis que je n'ai plus, pour qui faire des vœux,
 „Ma vie est sans objet, sans horizon mes yeux !
 — „Mes livres, mon jardin, tout ce qui fit ma joie,
 „Mes touffes de sureau pendantes sur la voie,
 „ Cette modeste cour qu'abritent deux mûriers,
 „L'humble toit que défend un rang de hauts poiriers,
 „Aux outrages du Nord, opposant un branchage,
 „Guidé dans son essor, par une serpe sage ;
 „Le seuil et les cloisons, les chambres, l'escalier,
 „Le vignoble du clos, à l'entour l'espallier,
 „Enfin tout, soit en pied, ou soit en palissade,
 „Muraille, arbre, cythise, ou meurt, ou se dégrade ;
 „L'oeil du maître est présent, mais sa pensée ailleurs.
 „Les écrivains sacrés, les gloses des auteurs,
 „Que j'aimais consulter en regard de leur texte,
 „Pour que je les feuillette ont besoin d'un prétexte ;
 „L'herbe croît librement au large dans ma cour,
 Le passant qui le voit, fait un léger détour.
 „Quand je m'en aperçois, j'en souffre, je suis triste,
 „Je compare mon sort à celui d'un trapiste.

„Le sentier qui conduit de ma grille à mon toit,
 „Toujours moins fréquenté de plus en plus étroit,
 „Ne sert plus qu'à moi seul, ou qu'à l'homme à mon gage,
 „Qui vient pour me servir chaque jour du village.
 „Je Vous fais grâce encor d'autres détails oiseux,
 „Aussi bien, Vous ni moi, nous ne sommes peureux.
 „On contait cet hiver, chez la paralytique,
 „Des fables qu'à détruire aujourd'hui je m'applique.
 „Quand ma mère vivait par son soin diligent,
 „Nos pauvres recevaient des secours en argent,
 „En vivres, vêtements et de toute nature,
 „Dans la morte saison pour les malheureux dure :
 „L'industrielle main de l'être regretté,
 „Qui savait écarter de nous la pauvreté,
 „N'est plus là pour porter remède à l'indigence,
 „Et d'un modique fonds pour tirer l'abondance ;
 „Dieu sait, les visions, fantômes revenants,
 „Qu'ils disent avoir vus plus ou moins consolants !

VIII.

„Cependant tout effet est produit par sa cause,
 „Pour peu qu'on persévère à chercher ou qu'on ose,
 „On la découvre enfin ; les mille et une nuits,
 „Près de la vérité n'habitaient pas un puits,
 „On ne croyait trouver nulle part, que je sache,
 „Grand profit du beau sens que leur morale cache,
 „Quand s'avisa Galland leur très proluxe auteur,
 „De nous faire écouter son bizarre conteur.

„Les faits en eux, n'ont rien approchant du croyable,
 „Le sens même partout, n'est pas toujours palpable,
 „Ils ont donné, pourtant à plus d'un à penser,
 „Plus d'un projet en germe ils l'ont fait avancer. —
 „Les contes cet hiver, semés dans ma paroisse,
 „Qui me causaient d'abord une assez vive angoisse,
 „Et qu'on me répétait avec empressement,
 „Me tenaient sur l'éveil comme un pressentiment.
 „La mère du curé, disait-on est venue,
 „La fille à Nicolas, la Pierette l'a vue;
 „Elle a passé très vite, auprès du grand chemin,
 „Un paquet sous le bras, un rosaire à la main.
 „C'était bien elle-même, et son air et son geste,
 „Et les mêmes habits, mais elle était plus leste;
 „Il n'est pas cependant jusques à mon bedeau,
 „Qui dit qu'au baptistaire elle apporte de l'eau;
 „Le sonneur, avec lui, sur ce point l'a s'accorde,
 „Ajoutant quelle a fait un gros noeud à sa corde,
 „Qu'il n'a pu démêler pendant tout un pater,
 „Qu'il y serait encor sans l'aide du frater.
 „Mais le pire de tous, est le garde champêtre,
 „Celui-ci lui parla dans les champs sous un hêtre;
 „Le portrait qu'il en fait, prétend-on n'est pas feint,
 „Chacun a pu la voir, telle qu'il la dépeint.
 „Accorte, et de vingt ans, tout au moins rajeunie,
 „Avec les mêmes traits, mais beaucoup moins brunie,
 „Il n'a pu voir ses yeux, son front était couvert,
 „D'un voile en blonde noire, et d'un parasol vert.
 „Vous savez que je suis par goût peu sédentaire,
 „Et que je ne suis pas d'humeur atrabilaire;

„Vous savez si j'aimais à partager vos jeux,
 „Si j'étais satisfait, quand Vous étiez joyeux ?
 „Soit qu'un jour il s'agit d'échalasser ma vigne,
 „Ou sur les bords du ru de tenir votre ligne,
 „D'aller au bois voisin chercher des champignons,
 „Ou soit, d'herboriser, avant les fenaisons.
 „Avec les gens du bourg, c'est le même système,
 „Chacun veut dans autrui voir un autre soi-même ;
 „J'en agis avec eux, et leur crédulité,
 „Comme si je croyais à leur naïveté,
 „Ce qui frappe l'enfant, c'est la force physique,
 „Mais ici, c'est l'esprit, l'argument sans réplique ;
 „J'espère que dans peu, je leur aurai prouvé,
 „Que j'ai trouvé du sens à ce qu'ils ont rêvé.

IX.

„A force de chercher, à trouver on arrive,
 „Je me dis : tout ira, mais il faut que j'écrive.
 „Les apparitions rappelaient assez bien
 „Feu ma tante, et ses traits d'un souvenir ancien.
 „Elle n'avait passé que deux jours à la cure,
 „Mais le village entier avait vu sa figure.
 „Elle avait en effet les yeux très fort gonflés,
 „Comme il arrive à ceux qui les ont fatigués.
 „Ce n'était néanmoins qu'un chagrin ordinaire,
 „Que celui qui troublait son pauvre coeur de mère ;
 „Elle avait une fille, et voulait la donner,
 „A l'épouseur, tous deux devaient l'abandonner ;

„Nous l'avions consolée, apaisée, et du reste,
 „Elle suivait toujours la volonté céleste.
 „Elle était retournée au pays, à Beauvais,
 „Sur l'Oise, c'est bien loin, les chemins sont mauvais.
 „On n'y vient de chez nous que par une traverse,
 „Qu'un voiturin dessert, lequel quelquefois verse.
 „Au nouveau tout est beau. dans le commencement,
 „Elle écrivait deux fois, par an, exactement,
 „Mais au bout que quatre ans nous fûmes sans nouvelles,
 „Sur la mère et la fille, et ne savais rien d'elles,
 „Depuis bientôt deux ans, jusqu'à ces jours derniers,
 „Qu'un hasard amena chez nous deux chaudronniers,
 „Ouvriers ambulants qui vinrent à la cure,
 „Voir si je n'avais pas pour eux quelque étamure,
 „Une refonte à faire, une pièce à donner,
 „Ils étaient besogneux, me priaient d'ordonner;
 „Depuis plus de deux mois, ils couraient la province,
 „Les foires, les marchés, leur profit était mince.
 „Nous n'avons pas dit l'un, souvent de quoi manger;
 „Si vous voulez, lui dis-je, en ce cas m'obliger,
 „Acceptez de mon pain; ils reçurent mon offre,
 „Et comme je serrais le reste dans un coffre,
 „Grand merci! me dit l'un, Monsieur en vérité,
 „Aujourd'hui c'est bien rare une telle bonté!
 „Souvent nous attendons longtemps pareille aubaine,
 „Il y a plus d'un mois, qu'à Clichy-la-Garenne,
 „Une bien bonne dame aussi nous a reçus,
 „Fait reposer, nourris, car nous n'en pouvions plus;
 „C'est vrai, dit le second, c'était Madame Brice
 „Le pauvre sait son nom, elle est sa bienfaitrice.

„Là-dessus ils s'en vont; les ambulants partis,
 „Le nom m'avait frappé, je rentre et réfléchis;
 „Brice était bien celui que portait ma cousine,
 „Mais qui sait, car on voit, des gens de toute mine,
 „Porter le même nom. Finalement j'écris
 „A ma tante à Beauvais, comme déjà je fis,
 „L'an dernier, à l'époque où je perdis ma mère,
 „Ne lui faisant en tout aucune autre prière,
 „Que de s'associer avec moi, pour qu'aux cieux,
 „Sa soeur trouve une place au sein des bienheureux.
 „Or il y a suit jours, ma lettre est revenue,
 „Portant sur le revers, ce seul mot: inconnue!
 „Alors, Vous ne sauriez, mon cher, imaginer,
 „Le pouvoir que ce mot eût de me chagriner.
 „J'eus recours dans mon mal a cette providence
 „Qui n'abandonne pas sans aide l'innocence.
 „L'occasion pouvait démontrer quelque erreur,
 „Ce nouveau contre-temps augmenta ma ferveur.
 „Le service divin, et mes soins de l'ouaille,
 „Ont relevé toujours, mon esprit qui défaille.
 „Il est bon d'ajouter, que mes amis du bourg,
 „Me rendent à-l'envi, mon service moins lourd,
 „Car j'ai fait autrefois dans le but de leur plaire,
 „Le complet abandon de l'aide d'un vicaire. —
 — „C'est là que j'en étais, quand Vendredi matin,
 „Je rentrais tout pensif, par un autre chemin,
 „Que celui que je prends au retour de l'église,
 „J'avais longtemps prié, mon âme était remise,
 „Par ce saint exercice. Entre le ciel et moi,
 „De mystiques élans provoqués par la foi,

„M'entr'ouvraient des aspects d'espérance et de grâce,
 „Dont je suivais ravi, devant mes pas la trace.
 — „Deux femmes s'occupaient sur le bord de l'étang,
 „Faisant sécher du lin qu'elles mettaient en rang,
 „Tout autour, sur la berge; et j'écoutais l'écluse,
 „Et j'entendais la roue, elle qui ne s'amuse
 „Jamais, ni jour ni nuit; un livre sous le bras,
 „J'atteignais mon logis, j'y rentrais pas-à-pas,
 „Lorsque le messager me remit une lettre,
 „J'étais bien étonné, j'avais sujet de l'être,
 „Moi qui n'en recevais pas deux, l'an autrefois,
 „C'était en quelques jours pour la seconde fois.
 „Je m'abstins de l'ouvrir, voyant mon écriture,
 „Sur l'adresse biffée, auprès de la rature,
 „Au bas, était mon nom, et depuis l'an dernier,
 „A Beauvais elle était demeurée au panier.
 „Mais comme on avait crû voir là de l'insistance,
 „On s'était informé, c'était pure obligeance,
 „Et l'on avait inscrit au dos ce que je lus,
 „Ces mots: Depuis douze ans, elle n'existe plus.

X.

„Ma tante ainsi déjà depuis longtemps est morte,
 „A cela nul ne peut, comment qu'on se comporte,
 „Car la vie est un songe et sa réalité,
 „C'est son incertitude et sa rapidité;
 „Quand le songe est fini, l'éternité commence,
 „La pompeuse barrière, est un morne silence!

„Quoiqu'elle fût l'ainée, elle avait si bon air,
 „Une si belle humeur, l'esprit juste et si clair,
 „Qu'on eût dit que le ciel exprès l'avait formée,
 „Pour ne jamais cesser de vivre et d'être aimée. —
 „Mais ce qui me paraît cette fois étonnant,
 „N'est pas tant cette mort, que le profond néant
 „Dans lequel sont tombés ceux de cette famille,
 „Car je n'ai rien appris du gendre et de la fille,
 „Depuis la même époque et depuis ces jours-ci,
 „Que les deux chaudronniers ont passé par ici,
 „Nommant Brice sans plus, et sans long commentaire,
 „Me laissant bien assez à penser et à faire.
 „Après avoir dûment réfléchi, combiné,
 „Je me suis à la fin trouvé déterminé,
 „Plutôt que de rester dans mon incertitude,
 „A m'informer du tout avec exactitude.
 „Jusqu'à présent, je n'ai qu'une adresse, un mot dit,
 „Mais je puis leur devoir quelque repos d'esprit.
 „Peut-être va s'ouvrir enfin le labyrinthe,
 „Où j'entre je l'avoue aujourd'hui non sans crainte,
 „Car pour Vous expliquer ce sentiment j'ai peur
 „De rencontrer par là, quelque nouveau malheur.
 „Mais puisque Vous lisez en ce moment ma lettre,
 „Que le prochain facteur aura dû vous remettre,
 „J'attends une réponse, et conserve l'espoir,
 „Que de Brice ou de Vous je puis la recevoir.
 „Et pour résoudre enfin l'énigme toute entière,
 „Et mettre mieux la chose à vos yeux en lumière,
 „Voici ce que j'ai fait, vous saurez où j'en suis
 „Que je veux vous garder de tout soin si je puis.

— „Votre lettre est partie avec celle pour Brice,
 „Incluse au même pli, par le même service,
 „Comme la leur scellée avec un cachet noir,
 „Et fermée avec soin, pour qu'on n'y pût rien voir.
 „La leur est adressée à Clichy-la-Garenne,
 „J'y prie en Post-scriptum, qu'à la boîte prochaine
 „La vôtre soit portée. A présent, mon ami,
 „Car moi je fus le vôtre, et non pas à-demi,
 „Choisissez votre temps, Votre jour et votre heure,
 „Tout en vous promenant, recherchez la demeure,
 „Des Brice dont l'ancêtre à Clichy fut meunier,
 „Celui qui m'intéresse à Beauvais coquetier.
 „Si Vous les rencontrez veuillez m'écrire ensuite,
 „Pour que sur vos avis je règle ma conduite.
 „On vante de Clichy les charmants environs,
 „Vous y pourrez aller repasser vos leçons;
 „Mais attendez encor au moins une semaine,
 „Il se peut d'ici là qu'une réponse vienne,
 „Je vous en instruirais. A mes remerciements,
 „Je joins de plus ici; mille beaux compliments,
 „Qu'inspirent à mon coeur, à ma pensée intime,
 „Mon amitié d'abord, ensuite mon estime,
 „Pour ce que l'on m'a dit, de Vous de vos progrès,
 „Qui Vous ont mérité quelques brillants succès;
 „Il n'était malaisé pour votre intelligence,
 „De surmonter l'effet d'un peu de négligence.
 „Je connais vos moyens, aussi sur le latin,
 „Je Vous crois assez fort, Vous en aviez grand soin,
 „C'est bien, car c'est le champ où la belle éloquence
 „Croît pour venir orner de ses fleurs la science.“ —

XI.

— Il avait bien raison, le peu que j'en savais,
 C'était à lui d'abord à qui je le devais;
 Il le lisait si bien; sur la valeur d'un terme
 Il était si précis, sur le sens qu'il enferme
 Si clair, qu'en l'écoutant on en prenait le goût,
 Et souvent je disais, quel dommage, est-ce tout?
 Quand il avait fini d'expliquer un passage,
 Et qu'il était flatté de mon naïf hommage.
 Je puis recommencer, c'est comme vous voudrez,
 Disait-il, mais alors vous le répéterez.
 J'acceptais le marché sous forme de gageure,
 Cornelius Nepos faisait oublier l'heure.
 A cet âge l'esprit reçoit facilement,
 L'empreinte qu'il ne perd jamais entièrement.
Cereæ mens mollis, sous le doigt est courbée,
 Avant que le mouleur ait fini sa pensée,
 Et lorsqu'avec le temps cette cire durcit
 L'aptitude, est gravée, et le sentiment suit.
 — A l'école en ce temps, on avait l'habitude,
 D'avoir dans son pupitre à la salle d'étude,
 Ses livres ses cahiers, et les brimborions
 Qu'on en tirait au temps des récréations.
 Chacun avait sa clé, qu'il mettait dans sa poche,
 En fermant le couvercle, au premier coup de cloche
 Qui donnait le signal du parc ou du dortoir,
 Des prières, repas. dans le jour ou le soir.
 Or le mien contenait en outre une cassette,
 Le présent d'une soeur. Elle était joliette,

Toute incrustée en nacre en ébène, un joujou,
 Un rien a la valeur du plus rare bijou,
 Au collège, et ma boîte en bois de Palissandre,
 S'il m'eût fallu subir le sort du vieux Cassandre
 Fuyant Troie enflammée, en Argos, à coup sûr,
 Je l'aurais emportée à travers de son mur.
 C'est là que je serrais mes lettres d'ordinaire,
 Or le cas cependant ou m'ayant pu déplaire,
 Quelqu'une se trouvait mise en petits morceaux,
 Et jetée à tous vents, ou brûlée aux flambeaux.
 Celle de Bergeron de suite y fut placée,
 Et précieusement bien longtemps conservée.
 Aujourd'hui comme alors, je fais encor ainsi,
 Non pas pour les revoir, c'est très rare ceci,
 Car quand quelqu'un m'a fait l'amitié de m'écrire,
 Je l'ai lû de façon à ne plus le relire.
 Je connais sa pensée, et je sais ce qu'il veut,
 Je m'y conforme ou non, chacun fait comme il peut;
 Mais je garde l'écrit par la délicatesse,
 D'un sentiment souvent proche de la tendresse.
 Rien avec plus d'effet, n'est capable d'agir,
 Pour le rendre animé sur notre souvenir.
 L'écrit vient de l'endroit que la personne habite,
 Il est comme imprégné de tout ce qui l'agite,
 Il dénote l'état de l'âme et de l'esprit,
 Et montre ce qu'on cache à travers ce qu'on dit.
 Jusqu'au papier enfin, sa qualité, sa forme,
 Tout peut servir d'indice, et sur l'état informe.
 La lettre aussi l'emporte en tout sur le portrait,
 Qui ne rappelle pas aussi bien qu'elle fait,

souvenir vivant, et l'air et la figure,
 La voix et le regard, la mobile tournure.
 La portraiture est froide et muette, l'écrit
 Est le vrai talisman par lequel on revit.
 Seul il contient le style, et c'est bien la personne,
 Qui dit, consulte, avise, argumente raisonne.
 — Tel excelle à saisir l'heure précisément,
 Qui se livre très tôt au découragement.
 Dès ce temps là, certains avaient l'heureuse chance,
 D'être souvent loués pour leur correspondance,
 De l'éloge naissait une émulation,
 Qui redoublait encor leur application.
 C'était là, sans nul doute, un excellent système,
 Auquel on peut devoir tout autant qu'à soi-même,
 Car l'on fait volontiers ce qu'on fait aisément
 Mais l'on n'y parvient pas, sans le faire souvent.
 Il s'entend que j'excepte ici l'outrecuidance,
 La vanité frivole, et l'extrême jactance,
 Défauts contre lesquels tous étaient prémunis,
 Enfants que leur famille amenait francs, unis.
 De tels tempéraments à rebuter faciles,
 Quand le terrain est bon, se montrent plus agiles;
 Or il est toujours tel, jamais esprit moqueur,
 N'y découvrit le vice affreux d'un mauvais coeur;
 C'est l'important, le reste avec l'étude et l'âge
 Arrivera de soi, dix grands coeurs pour un sage;
 Mais tous ne sont pas faits de la même façon,
 L'un cède à la louange, et l'autre à la raison.

XII.

L'art de conter consiste en un certain mélange,
 De faits plus ou moins vrais qu'ensemble l'on arrange,
 Suivant la convenance, et leur affinité,
 Pour orner de son mieux l'austère vérité.
 Ils ont plusieurs côtés, dont il ne faut que prendre,
 Ceux dont on a besoin, pour en faire dépendre,
 Un intérêt quelconque, un simple enseignement,
 A travers un discours conduit habilement.
 Si je conte des faits en dehors du possible,
 L'enseignement en est d'autant plus accessible,
 A l'esprit exempté de faire aucun travail,
 Qui peut laisser le fond, pour suivre le détail.
 Le conteur qui le sait attend tout de son style,
 Il asservit l'oreille au moyen d'un dactyle,
 Et s'il y fait entrer un trait édifiant
 En plaisant à l'esprit, tout le monde est content.
 C'est un si beau trésor, que les belles pensées,
 Même celles qu'on a bien des fois répétées,
 Et la feinte est toujours un filon merveilleux,
 Riche en paillettes d'or qui reluisent aux yeux.
 Quel remède à l'ennui! mais ce mal à la mode,
 Nous pour le réprimer nous avons tout un code,
 Et puisque j'ai parlé de l'établissement
 Autant vaut en tracer un plan exactement,
 Chemin faisant la tâche en est ici possible.

.
 Dans un site élevé, solitaire et paisible,

Loin des bruits de la ville et loin de ses rumeurs,
 En entier dévouée au culte des neuf soeurs,
 A mi-côte d'un mont, se trouvait une enceinte,
 Qui ressemblait assez à la demeure sainte,
 De moines occupés de soins religieux,
 D'études, d'oraisons, de travaux et de vœux.
 Son front en s'étendant rejoignait les barrières,
 Une plaine s'ouvrait, vaste sur ses derrières,
 Et sur l'un des côtés que son mur terminait,
 Une longue ruelle, étroite s'en formait.
 Dans sa face, au milieu, s'encadrait un portique,
 D'une construction de haut goût monastique;
 Sur le côté sortant d'un grand corps-de-logis,
 Une tour sur la voûte, où l'on était admis
 Non sans longs pourparlers, sans, débats ou sans carte,
 Sans droits, très strictement établis par sa charte,
 A pénétrer au sein de l'établissement.
 Du dehors cette tour n'était qu'un bâtiment,
 Carré, d'humble apparence à deux ou trois étages,
 Et des jours mal percés, fermés par des grillages.
 Des deux côtés ses flancs de deux hauts toits pointus,
 Etaient accompagnés, pressés et soutenus.
 Ils semblaient protéger, des granges élevées,
 Dont la tuile eût couvert les fécondes travées;
 La porte était très lourde à rouler sur ses gonds,
 Et quand nous en sortions nous faisons bien des bonds.
 Jusque là tout n'était qu'une pauvre chartreuse,
 Inconnue au passant à l'humeur envieuse,
 Son enseigne était haute, et ceux qui la lisaient,
 N'étaient peut-être pas ceux qui la comprenaient.

XIII.

Telle était du dehors sa fort triste apparence,
 Entrons-y nous verrons bientôt la différence,
 Tout ce qui se trouvait de maisons, cours, jardins,
 D'élégants pavillons de l'entrée aux confins,
 Jusqu'au bord de la plaine, et les murs parallèles
 Avec le front de rue, en arrière des ailes.
 Je sens comme un remords, je crains de profaner,
 Le secret de l'asile où je veux vous mener.
 Dieu des vers aide moi, la tâche est délicate,
 Pour moi ton écolier à la mémoire ingrate! . . .
 Hélas! il est tombé, sans retour un matin,
 Car il n'est rien de beau, qui n'ait pire destin,
 Comme l'a dit Malherbe, et vers son apogée,
 Toute chose venue, à la fin est changée.
 C'est la commune loi, la dure loi du temps,
 Elle n'a pas fait grâce à Port-royal-des-champs;
 Qu'était près du berceau de la philosophie,
 Ce temple des neuf socurs, éphémère oeuvre pie.
 Elle a sévi de même en ces lieux où la paix,
 La justice et l'honneur s'enseignaient à jamais.
 Rien n'a pu les sauver, le savoir, la prudence,
 Des maîtres les meilleurs la haute intelligence,
 Même il faut l'avouer l'éclat de cent vertus,
 Pour les précipiter fut un motif de plus!
 Sa cloche avait un son argentin monotone,
 Proche des régions où l'orage détonne;
 Si le vent l'emportait au lieu de réveiller,
 Son angelus laissait doucement sommeiller.

Mais le plus dangereux était la renommée,
 Des noms rendant l'école illustre et bien famée.
 C'est un gênant fardeau, c'est un poids onéreux,
 Qui coûte souvent cher, qu'un nom trop glorieux.
 Toutes ces vérités étaient là bien connues,
 Sans quoi beaucoup, plus tard ne les auraient pas sues.
 — On entrait sous la voûte en dépassant le seuil,
 De ce point cependant, rien ne s'offrait à l'oeil,
 Que la porte à barreaux, ouvrant sur la chapelle,
 Porte d'église en tout, sur un petit modèle;
 Et du même côté, cinq ou six pas plus loin,
 Le gardien dans loge occupait tout le coin.
 Il n'est rien de mesquin, lorsqu'on veut bien décrire,
 Et lorsque l'on écrit, c'est d'abord pour écrire.
 La corde qui du haut de la voûte tombait,
 Pour que l'on pût sonner, près de là s'accrochait.
 A gauche au centre était la porte latérale,
 Très haute, à deux battants d'une fort vaste salle.
 L'édifice donnait sur une vaste cour,
 Où l'église et la salle empruntaient tout leur jour.
 Un mur à parapets, découvrait la seconde,
 De bâtiments divers toute close à la ronde.
 Ce n'était qu'en sortant qu'on voyait les beautés,
 Que la première cour offrait aux yeux flattés :
 Les vitreaux de couleur des fenêtres d'église,
 Ornant sans plus à gauche une muraille grise,
 Ces vitreaux et la salle à droite flamboyant,
 Des feux que le soleil envoyait du couchant.
 — La porte dans la salle à gauche consignée,
 S'ouvrait pour la chapelle avec goût préparée;

On y trouvait la crainte et le recueillement,
 Le respect et l'amour près du contentement.
 Rien n'y manquait, la chair, en dessous les banquettes;
 Et les jolis tableaux, et les longues moquettes;
 Le confessionnal en dur noyer sculpté,
 Les ornements du choeur, et l'autel bien doté,
 Même l'orgue où montait le maître de musique,
 Un artiste excellent et dans son genre unique.

XIV.

J'évoque les objets, et dans mon souvenir,
 A l'instant je les vois en foule revenir.
 — Dans la seconde cour, en entrant, sur la droite,
 La première maison, haute, alongée, étroite,
 Dont tous les logements se trouvaient disposés,
 Afin de contenir, sans qu'ils y soient gênés,
 Une buanderie, et des bains, des cuisines,
 Une bibliothèque, un dépôt de machines,
 Pour la physique; enfin de jolis médaillers,
 D'autres collections, que sais-je, des herbiers.
 Le midi dans son plein préservait la façade,
 Contre l'humidité, qui rouille et qui dégrade;
 Sur le mur d'un bleu-gris à hauteur du premier,
 Une lance de fer, un triangle d'acier,
 Savamment disposés, donnaient l'heure solaire,
 Dont nos monstres de poche avaient très fort affaire.
 — En équerre tout près, tourné vers l'Orient,
 S'élevait un chateau, vaste et lourd bâtiment,

Le principal de tous; et la pierre de taille,
 Montant des fondements pour soutenir sa taille,
 Lui fournissait partout des appuis des perrons,
 L'entourait d'ornements, le ceignait de cordons.

— Sur les dalles de marbre au large vestibule,
 L'escalier du premier en liais leur émule,
 Courbant légèrement sa rampe finissait,
 Par quatre grands degrés qu'il y arrondissait.

— La porte des caveaux conduisait sous la cage,
 Dans des lieux ordonnés, par un nouvel usage,
 Pour chauffer au moyen de certains grands fourneaux,
 Des étages entiers à travers des tuyaux;

Le mode ingénieux de ce calorifère,
 Versant une chaleur douce dans l'atmosphère.

— Le grand fer-à-cheval des salles-à-manger,
 Avec deux cents couverts qui pouvaient s'y ranger,
 S'ouvrait des deux côtés par deux portes battantes,
 Au vestibule unique en regard bien roulantes.

Des tables sur deux rangs, qui longeaient les deux murs,
 Se dressaient à l'entour à marbres toujours purs.

Les repas s'y prenaient dans un profond silence,
 Leur service était prompt, leur frugale abondance,

Permettait d'écouter, avec calme un lecteur,
 Qui pendant tout le temps, lisait de la hauteur

D'une tribune au fond, dont l'estrade élevée,
 Sur de massifs piliers était comme accoudée. —

— Le château contenait dans toute sa longueur,
 Le triple, je crois bien, de son ample largeur,

Tout un rez-de chaussée, ou de nombreuses classes,
 Se succédaient dans l'ordre et le rang de leurs places.

Trois étages frottés de superbes dortoirs,
 Et plusieurs beaux salons, cabinets et boudoirs,
 Destinés aux amis et parents en visite;
 Au faite en outre encor, une innombrable suite,
 De chambres à coucher, de moindres logements,
 De diverses grandeurs, et des appartements,
 Affectés aux détails nombreux de lingerie,
 Aux femmes sous leur garde ayant l'infirmierie.
 Cette cour, qui portait le nom de cour d'honneur,
 A gauche, contenait au fond de sa longueur,
 Trois autres bâtiments; d'abord l'orangerie,
 Voisine des arrêts et de la botterie.
 Deux tailleurs dirigeaient le dépôt des habits,
 Dans une autre maison, pleine d'effets de lits.
 Près de ces magasins dépôts et vestiaires,
 Un dernier bâtiment à formes angulaires,
 S'élevait, dans le fond, établi carrément,
 Qui n'était visité, qu'aux leçons d'agrément,
 Pour celle de dessin, et celles de musique,
 Et la danse, et l'escrime avec la gymnastique,
 Et pour Dieu sait combien d'autres arts dont mon vers,
 Ne permet pas l'entrée à tous les noms divers.
 Par ces constructions, faisant face à l'entrée,
 La ligne des jardins était toute masquée.
 Un passage assez long, tortueux y menait,
 Que l'angle des maisons sur la droite formait;
 Ce défilé franchi, l'on trouvait une ferme,
 Pourvue abondamment de tout ce que renferme,
 Un semblable séjour, excepté l'attirail,
 De gens et d'animaux qu'exige le travail.

Elle était comme un nid toute dissimulée,
 Par la haute charmille, au revers de l'allée
 Qui bordait des gazons, des touffes d'arbrisseaux,
 Ou poussant librement ou taillés aux ciseaux.
 Ce n'étaient que festons, que buis, que plates-bandes,
 Dans des proportions ou moindres ou plus grandes,
 A travers ce jardin, dont les quatres côtés,
 Dérobaient la limite aux regards étonnés. —

— Après avoir longé quelque temps la charmille
 On arrivait au parc défendu par sa grille,
 Longue, et se prolongeant jusqu'aux faux espaliers,
 De houblon, au revers du grand mur des vergers.
 Ce mur aboutissait au bas d'un péristyle,
 Dessous le réfectoire, agreste était son style.
 De ce point on pouvait pénétrer dans l'enclos,
 Rempli d'arbres fruitiers, de tous côtés bien clos,
 Où la pomme et la poire, et la prune et la pêche,
 Rendus plus savoureux par la greffe et la bêche,
 L'amande et l'abricot, et le coing, et la noix,
 Tout fleurissait, croissait, pour venir à la voix,
 Du régisseur, suivi de corbeilles nombreuses;
 De paniers à deux mains, de lourdes hottes creuses,
 Aidé dans son travail par plusieurs jardiniers,
 En automne couvrir les planches des fruitiers.

XV.

Le parc était très vaste et mordait dans la plaine,
 Cette appellation ici n'était point vaine,

Son terrain recouvrait tout l'établissement,
 Son mur le protégeait, du côté du couchant.
 Son dessin n'était pas contourné, romanesque,
 Il n'était pas mignard, comme une vue-à-fresque,
 Il ne rappelait pas les bosquets qui font bois
 Il ressemblait en tout aux grands jardins des rois,
 Sans dédales nombreux, et sans rochers factices,
 Sans cascades ni laes, dépourvu d'artifices.
 Les arbres vigoureux dont il était planté,
 Respiraient la grandeur, et faisaient sa beauté;
 Ses hauts acacias disposés en quinconces,
 Tantôt chargé de fleurs, tantôt couverts de ronces,
 Coupés par une croix formaient quatre carrés,
 Vers le midi profonds, et vers le nord tronqués
 — Il possédait en outre une antique rotonde,
 Semblable à ces berceaux que le feuillage inonde,
 Son toit de bois jeignait, sous le poids des mûriers,
 Qui l'avaient entr'ouvert auprès des amandiers;
 Le mur nord défendait leurs troncs de la froidure,
 Ils le garantissaient sous leur riche parure.
 Dix fois sur deux cents pas les ais du toit coupés,
 Laisaient s'épanouir leurs fronts empanachés. —
 — Toute société, quand elle bien réglée,
 Sur le droit avant tout sagement est basée,
 Et chez nous, on voyait, que les punitions,
 Du reproche confus, jusqu'aux exclusions,
 N'étaient ni plus ni moins justement mesurées,
 Que les grandes faveurs au mérite accordées.
 Le prêtre à la chapelle avec son pénitent,
 Savait comment agir, s'il était mécontent;

Le surveillant d'étude avait la reteuue,
 Le pensum et l'extra, que sais-je, la revue.
 Le professeur en classe, armé du seul rapport,
 Était le plus à craindre, et partant le plus fort.
 La peine était toujours en raison de l'offense,
 Mais la bonne conduite avait sa récompense.
 Le parc seul dont l'usage était un agrément,
 Dont la privation était un châtement,
 Contenait pour le cas d'une faveur insigne,
 Difficile à gagner, accordée au plus digne,
 Contre le mur du sud vingt jolis jardinets,
 Très bien entretenus, treillagés et coquets.
 Chacun suivant le goût de son propriétaire,
 Planté, palissadé, d'une ou d'autre manière ;
 Voilà tout ! . . . si ce lieu fut jadis un couvent,
 Je l'ignorais alors, je l'ignore à présent.
 J'en ai quelque soupçon, qui me lira le dise,
 Les traits dont je l'ai peint ont assez de franchise.
 Je ne veux pas entrer dans le fade détail,
 Du bonheur cimenté par l'amour du travail ;
 De la sagesse antique, à sa source puisée,
 Pour libérer le coeur, élever la pensée ;
 Un mot pourra suffire à tout bon entendeur,
 Trop ardent à chercher hors de lui le bonheur ;
 C'était, sous le compas des heures exprimée,
 De son ombre légère une plainte émanée :
Interea fugit irreparabile,
 La maison existait depuis un jubilé !

XVI.

Un jubilé, c'est long, pour notre corps débile,
 C'est long pour les desseins de notre esprit fragile,
 C'est beaucoup, cinquante ans, jour par jour expirés,
 Deux cycles du soleil, moins six ans écoulés !
 Je voudrais rappeler les grands noms, ceux des sages,
 Dont les murs de l'école avaient vu les visages,
 Mais on nous élevait, dignes et réservés,
 Ces biens là, j'aime mieux les avoir conservés.
 Plus d'un fils y siégeait, au banc ou fut son père,
 Apprenant ses leçons dans la même grammaire,
 On s'en enquérait peu, moi-même, j'ignorais,
 Que Bergeron mon maître y eût été jamais,
 Et quand je l'aurais su, pareille circonstance,
 Assurément pour moi, n'avait nulle importance,
 C'était beaucoup plus tôt, à peine étais-je-né
 Ceux qu'il avait instruits avaient abandonné
 Depuis longtemps le lieu, son parc, et sa chapelle,
 Sans revoir le portail, passer par la ruelle.
 — Bergeron dans sa lettre en rien ne me pressait,
 Raison de plus pour moi de remplir son souhait.
 Mais chez nous on n'était libre qu'à la quinzaine,
 De sortir sur billet, encor la moindre peine
 Que l'on eût encourue, ôtait de ces faveurs,
 Et le plus vif plaisir se transformait en pleurs.
 J'attendais la quinzaine, ou le temps des vacances,
 Il était proche, en outre, il y avait des chances,
 De fêtes à chômer, fréquentes en été,
 De quelque anniversaire amenant un congé.

Mais le proverbe dit, vous savez : on propose,
 Et pendant ce temps là, Dieu lui-même dispose.
 J'étais bien décidé, dans le premier moment,
 A me rendre à Clichy, sans retard, à l'instant,
 C'est un joli canton, peu distant, sans nul doute,
 J'aurais trouvé mon monde, et je savais la route.
 Mon ardeur cependant, bientôt se refroidit,
 Alors il me sembla bien mieux qu'on attendît.
 Un mois après, j'avais oublié l'aventure,
 Et comptais y aller, quand la température,
 Serait plus agréable, ou lorsque la bonté
 De mes maîtres, d'accord avec ma volonté,
 Je pourrais m'acquitter d'une tâche facile,
 Qui ne commandait pas que l'on fût très habile,
 Mais obligeant, alerte, aimable et bon marcheur,
 Choses fort à ma guise, où j'allais de bon coeur.
 Cependant quoi qu'on soit d'une humeur serviable,
 La volonté faiblit, et l'on est incapable,
 De suivre son dessein; puis l'on est oublieux,
 Et les absents ont tort, on plaint les malheureux,
 Mais c'est tout; un caprice, un rien passe en la tête,
 Qui fait muser, tarder, finalement arrête,
 Aussitôt que mûri dans l'accomplissement
 Le plus juste projet, partout à tout moment.
 Tant et si bien, qu'enfin, vacances arrivées,
 On partit comme un trait, mais vers d'autres contrées;
 Bien que mon coeur me dit, qu'en ceci j'avais tort,
 Sur mon esprit capté vain était son effort,
 Et les séductions des plaisirs de cet âge,
 L'emportant sur l'ami, je revins plus volage,

Suivant l'us, à la date inscrite au règlement,
 Deux ans de suite encor sans songer seulement,
 A mon maître resté seul dans son presbytère,
 En vérité, j'avais bien autre chose à faire!

XVII.

Aussi bien à mes yeux, j'étais justifié,
 Car il m'avait été très bien signifié,
 De ne pas me presser, d'attendre une semaine,
 Ou plus, pour m'éviter une inutile peine;
 Que faire se pouvait, qu'une réponse vint,
 Dont je serais instruit, sans faute, et juste-à-point.
 Or donc, je n'étais pas comme on voit si coupable,
 A vrai dire, j'étais même fort excusable,
 Depuis un temps si long, en effet, j'ignorais,
 Le Pourquoi, le comment, et tout je supposais
 Que si la lettre à moi, de suite était venue,
 Celle de Bergeron, aux Brice parvenue
 De même, Ils avaient dû répondre incontinent;
 Que de cette façon, chacun étant content,
 Nul besoin d'aller plus, jamais à la poursuite
 De personne, et qu'enfin, l'affaire était sans suite.
 Ce penser m'empêcha de rien conjecturer,
 Et dans l'oubli complet il me vint confirmer.
 — Le temps avait couru, de son aile rapide,
 Fustigé par plus d'un, battu par Euripide,
 J'avais quitté les bancs d'examens, de concours,
 Pour aller librement suivre différents cours.

La liberté, c'est beau, comme il est grand le monde,
 Et quel désir j'avais, de le voir à la ronde!
 — Désir d'enfant, n'est que démangeaison
 Qui passe tôt, j'entrerais dans la saison,
 Qu'on veut tout voir, entendre par soi-même,
 Ardent désir, dont la flamme est l'emblème.
 Lorsque dix ans, on est resté cloîtré,
 A près de vingt, la curiosité,
 Est tolérable, elle semble permise,
 On me laissa donc agir à ma guise,
 Et je reçus, avec la clé des champs,
 Le plein pouvoir d'aller pour quelque temps,
 Bien réjoui de secouer ma chaîne,
 Me délasser, courir la pretontaine,
 De par le monde, ou bon me semblerait,
 Deux ans au plus, si cela me plaisait.
 — J'eus bientôt fait d'assembler mon bagage,
 Et les fonds prêts je me mis en voyage.
 Dans tous les cas rien n'est plus important,
 Mais il faut plus ici que du comptant;
 Il faut avoir du crédit sur la mine,
 Être au courant de ce qu'on examine;
 Connaître l'heure, et l'usage des lieux,
 L'humeur des gens, et lire dans leurs yeux:
 Comprendre aussi quelque chose à la langue,
 Car il advient parfois qu'on vous harangue!
 — Il faut qu'on sache à qui l'on peut parler,
 Car la méprise a souvent du danger. —
 Par ces raisons, je dirigeai ma course,
 Vers le détroit, où j'avais la ressource

D'être connu, pour ma sincérité,
 Certain goût vif, pour l'hospitalité,
 D'être compris, de me tirer d'affaire,
 A leur façon, ou bien à ma manière.
 Tout me semblait neuf et beau ravissant,
 Poli chacun, et chacun prévenant.
 Était-ce un jeu de fantasmagorie,
 Ou bien l'effet, de quelque féerie ?
 Je n'en sais rien, mais si j'ai deviné,
 Tout simplement, j'étais halluciné,
 Car le plaisir a cela, qu'il enivre
 Quand sans réserve à son charme on se livre.
 — J'avais roulé, j'arrive dans un port,
 Plein de vaisseaux qui dansaient sur le bord.
 Ils attendaient la brise favorable,
 Je fais de même, et vais me mettre à table.
 La nuit survient, il faut se reposer,
 Il sera temps, au matin d'aviser.
 Le matin vient, mais le temps vous invite
 A sommeiller; on n'a pas fait si vite
 De se résoudre à s'en tirer, sortir,
 Pour aller voir s'il faut bientôt partir.
 Bref on se rend au port où l'on arrive,
 Quand la démarche est déjà trop tardive, —
 — J'étais encor à cent pas qu'on hâlait
 Un beau vaisseau; de la passe il sortait;
 Lorsque je vins, il était en dérive,
 Près des hâleurs, je restai sur la rive.
 Pour mon début, je jouais de malheur,
 Je n'en montrai pourtant aucune humeur,

J'avais du temps, et j'allai voir la ville,
 Tout en flânant, j'y fis près d'un bon mille.
 Elle n'avait rien de bien merveilleux,
 Et je rentrai, las et moins curieux.
 Le lendemain autre mésaventure,
 Le vent est fort, et la mer est peu sûre;
 Pour oublier ce nouveau contre-temps,
 Je m'en allai faire un tour dans les champs.

XVIII.

La ville était dans un fond, des prairies
 La tapissaient, bordant des métairies
 Tout à l'entour; je monte, et j'aperçois
 Son étendue; auprès un petit bois,
 Comme un rideau tiré sur des ruines,
 Montrait leur front; à travers les collines,
 Le bois, suivant leurs contours sinueux,
 Redescendait vers des champs sablonneux,
 Que recouvraient les pieds de la falaise,
 Où la mouette établie à son aise,
 Attend le lougre, et salue en criant,
 Son pavillon que déchire le vent,
 Part en zigzag, et va dans son sillage,
 Pour l'avertir de chercher un mouillage;
 — L'oiseau de mer, aux flots qui moutonnaient,
 Trempait son aile, au loin deux bricks cinglaient;
 Quelques pêcheurs montant une bagarre,
 Sans avarie avaient franchi la barre. —

— Ce bel aspect une fois admiré,
 Je redescends, et j'entre dans un pré;
 Il était plein de vaches paresseuses,
 Qui paissaient l'herbe, écoutant les fileuses,
 Qui les gardaient, en chantant leurs chansons,
 Près d'un sentier, le dos sous les buissons. —

— Par ce sentier, j'atteignis la chaussée,
 De ça les prés. De là, bien encaissée
 Entre une côte, et la route coulait,
 Trouble et boueuse, une eau qui se jetait
 Dans le chenal. Je vis là des cabanes,
 Qui se groupaient comme des caravanes;
 Des toîts pointus de paille ou de roseaux,
 Que j'avais pris de loin pour des chameaux,
 Se reposant sous le faix du bagage,
 Noués, sanglés, pour tout un long voyage.
 J'allais toujours, j'arrivais près d'un pont,
 Etant sorti le matin par un mont.

J'entre au faubourg, j'étais encor en peine,
 De mon chemin; en gros bonnet de laine,
 Un matelot venait des calaisons
 De son navire; Il portait des poissons,
 J'en profitai pour demander l'auberge
 Où je restais, . . . Tout au bout de la berge
 Passez le pont, Monsieur, fit le marin,
 En élevant vers son bonnet, la main;
 Tournez à gauche, et puis prenez à droite,
 Vous entrerez dans une rue étroite.
 Merci, lui dis-je, il abaissa son bras,
 Et s'avancant, avec moi, quelques pas,

Arrivé là, demandez votre hôtesse,
Ajouta-t- il tout plein de la politesse.

XIX.

Que bien que mal, au logis je rentraï,
Où dès l'abord joliment je contai,
Tout le détail de cette promenade,
Où j'avais vu le port, les champs, la rade ;
Ce que je fis, d'un ton assez flatteur,
Pour satisfaire à certain point d'honneur,
Très chatouilleux, qui volontiers se pique
D'être loué, quoique l'éloge implique
Quelque retour. Je remis mon départ,
Au lendemain, comptant beaucoup sur l'art
Avec lequel j'avais fait la peinture
Des heureux dons, que la mère nature
Avait versés, d'une abondante main,
Sur un séjour, qu'hélas ! le lendemain
Il me faudrait quitter quoiqu'il arrive,
Tout promettant de revoir cette rive. —
— Mais pour avoir trop compté, cette fois,
Sur l'hôtelier, je dus compter deux fois ;
Voici comment : un vapeur en partance,
Sur son grappin, s'agite, se balance,
Au bord du quai ; tôt après, il chauffait,
On m'avertit comme il appareillait.
J'y vais, le temps était beau, favorable,
J'entre au salon, j'y vois près d'une table

Un voyageur en train de déjeuner,
 Dont j'avais fait connaissance à dîner.
 Je pense à faire aussi la même chose,
 Et je m'assieds près de lui, là l'on cause,
 On n'a pas dit que nous voilà partis,
 Qu'à peine, en bas, nous étions avertis.
 Et nous n'avons plus une seule amarre,
 Et le pilote est auprès de la barre,
 L'on va, l'on vient, chacun est occupé,
 Sur la manoeuvre, on craint d'être trompé,
 Le quai fuyait, je cours, je me tracasse,
 Du haut tillac, je me vois dans la passe,
 Et je m'enquiers, et cherche mes effets,
 Qui sont restés, car ils n'étaient pas prêts,
 Et je me vois embarqué sans bagage,
 Sans naviguer, on peut faire naufrage! . . .
 J'avais pourtant prié, qu'on fit venir,
 Tout mon avoir, avant que de partir;
 Mais soit le temps, ou bien soit la distance,
 Peut-être aussi trop peu d'obéissance,
 Ou l'intérêt; on s'était attardé,
 Marot eût dit qu'on l'avait dérobé,
 Au roi François il eût fait une adresse,
 Pour lui conter le cas de sa détresse;
 Chacun son goût, mais je comptais sur moi,
 N'ayant été gâté par aucun roi.
 — Il faut opter, quand on est en demeure,
 Ou de rester, ou de partir sur l'heure;
 Je me disais: les effets me suivront,
 C'est tout au plus deux jours qu'ils tarderont.

Mais on a vu qu'une malle s'égare,
 Pourtant, . . . sauter . . . du bord sans crier, gare!
 Dans le bachot, par lequel doit rentrer,
 Le seul marin qui puisse m'emmener.
 C'est bien scabreux! cependant se déroule.
 Le câble auquel, balancé par la houle,
 Est attaché, l'esquif mon seul espoir,
 Je me décide, et monte sans rien voir,
 Sur ce chemin périlleux d'acrobate
 Sacrifiant, gants, gilet et cravate;
 A travers l'air je me laisse glisser,
 Dans le bachot, d'où je me vois passer
 En peu sur terre, où la vague nous pousse,
 En clapotant tous deux nous éclabousse.
 Là je me sèche, et sans être confus,
 Mais bien jurant qu'on ne m'y prendrait plus;
 A mon logis je trouvais mon bagage,
 Tout préparé, mais je me montrais sage,
 Sans dire mot, de songer à des lieux,
 Où j'eusse enfin la fortune et les Dieux.

XX.

Se laisser battre ainsi de proche en proche,
 Sans qu'il y eût quelque anguille sous roche,
 Je n'y croyais, on fût dans son printemps,
 Assez choyé des idoles du temps,
 D'un doux regard on subissait l'empire,
 Sans honorer Plutus de ce délire, . . .

S'il me souvient encor d'un heureux jour,
 J'en fais l'avou, je le dois à l'amour.
 Par ce côté, je n'étais pas de force,
 A résister très longtemps à l'amorce,
 Même j'étais d'humeur à m'y livrer,
 Légèrement, si pour me délivrer,
 Les cieux amis n'opéraient un miracle.
 Il ne fallait parler comme un oracle,
 Pour me convaincre, en un mot comme en cent,
 J'étais crédule, et par trop innocent.
 Ces défauts là sont heureux, on les aime,
 Et pour beaucoup jusqu'aujourd'hui moi-même,
 Je voudrais bien qu'ils me fussent restés,
 Mais au jeune âge ils sont seuls réservés;
 C'est son beau droit, son joli privilège,
 Tout son bonheur son adorable piège.
 Mais, vous savez! ce qu'il est de charmant,
 D'abord est rare, et fugitif d'autant.
 — Je ne fus pas gourmé de l'aventure
 C'était le mieux, faire triste figure,
 N'eût pas été montrer beaucoup d'esprit,
 Nul ne vous plaint, et quelquefois on rit.
 Je ne dis rien, c'était uu coup-de-maître,
 Désappointé sans le faire paraître.
 Je vis venir, attendant tout exprès,
 Qu'il me survint ou de loin ou de près,
 En âme ou corps, un aide, une pensée,
 Qui me remit, dans la route tracée.
 Fort bien m'en prit, pour éviter tout mal,
 Habilement, d'avoir contre Hannibal

Temporisé; le premier arrivage,
 M'indemnisait de mon quasi-nauffrage;
 Il m'amenait un ami par hasard,
 Puis deux ou trois, d'autres un peu plus tard,
 Il fallut bien, voir cette compagnie,
 Pleine d'attraits, séduisante et choisie,
 Qui fraîchement s'en venait d'essaimer
 Sans autre but, que de se faire aimer.

Ce que l'esprit donne au visage,
 Ce que le coeur donne au corsage,
 La fine fleur de la beauté,
 La tendresse avec la fierté;
 La candeur et la modestie
 Dont elle est toujours embellie.

— Ce que le rang donne de nom,
 Et le mérite de renom;
 Le bonheur fuyant la puissance,
 Pour les plaisirs de l'innocence,
 Ce que la grâce a de secrets,
 Qui ne demandent pas d'apprêts;
 Pour en chaîner le plus rebelle,
 Au pied d'une simple mortelle,
 Se trouvait là, l'urbanité,
 Bannissait la satiété. —

— Tout concourait à redoubler l'envie,
 De savourer le bonheur de la vie.
 L'herbe plus fraîche au vallon verdoyait,
 Et le soleil bien plus haut poudroyait;
 La voix des eaux n'avait qu'un doux murmure,
 Et l'harmonie emplissait la nature,

Le vent jouait, et l'aiglon grondeur,
 De ses soucis déposait la lourdeur.
 Les jours coulaient et l'heure fugitive
 Au souvenir devait revenir vive. —
 — Les rangs de jour en jour pourtant s'éclaircissaient,
 Les cercles de fauteuils, partout rétrécissaient
 Leur orbe parcouru; les tardives planètes,
 Seules versaient encor des lueurs plus discrètes;
 Mais tout commencement doit avoir une fin,
 Il est chanceux que l'eau s'en revienne au moulin,
 Mais peut-être, qui sait? Les hommes se répondent,
 Les montagnes aussi, les ouragans les tondent,
 Sous un voile de neige, elles cachent aux yeux,
 Les rides de granit de leurs sommets hargneux!
 Mais, l'espoir du retour fait accepter l'absence,
 Bref, Adieu! sans adieu, nous nous verrons, je pense.
 C'est ainsi, que chacun préparait son départ,
 Pour alléger un soin dont il prenait sa part.
 C'était juste le temps, que vers d'autres contrées,
 Je parte errer au gré de mobiles pensées. —

XXI.

Ce que je mis de mois, ce que je vis de lieux,
 Cherchant à contenter mon esprit et mes yeux,
 N'importe! il n'en faut pas donner ici le compte,
 A changer son objet, la fantaisie est promptte,
 Lorsque l'on est son maître et qu'on n'a de recours,
 Qu'à l'or qui suit l'appel, vient à votre secours,

Partout ou vous voulez; capitale ou village,
 S'en viennent à l'envi, vous offrir leur hommage.
 C'est assez l'habitude, et je n'en ai point vu
 Où l'on ne soit fêté, quand on en est pourvu.
 Pourtant j'ajouterai que cet accueil implique,
 Absolument, qu'on soit en outre magnifique;
 N'attendant qu'on vous prie, et jamais lésineur,
 Payant cher, tôt comptant, et sans mauvaise humeur.
 C'est ainsi, que l'on peut prélever les prémices,
 De l'art, de la nature, et les nobles délices,
 Dont l'industrie humaine élargit les confins,
 Partout où son génie a de nombreuses mains,
 Dont les oeuvres d'un jour, d'apparences futiles,
 N'en concourent pas moins à des desseins utiles.
 Car comme tout n'a pas sa raison d'être en soi,
 Ce qu'il ne me faut pas sert à d'autres que moi.
 Combien j'ai vu dans l'air éclater de fusées,
 Ne servant qu'à montrer le fronton des musées!
 Peut-être que leur feu créa plus d'un Mausard
 Qui connut son talent par leur heureux hasard?
 Mais les oeuvres de l'homme, ont en tous lieux l'empreinte
 De son infirmité! . . . le temps et son étreinte,
 Et l'âme inassouvie, en quête de grandeur,
 Cherche loin des cités la solide splendeur;
 Aux lieux que l'éternel du doigt de sa puissance,
 Construisit, au dessus de notre intelligence. —
 — Il faut changer de style en changeant de sujet,
 L'Ode exige des tons dont se passe un motet;
 On narre en voyageant, on s'arrête pour peindre,
 Les objets à distance, avant que de les joindre.

Précisément, c'est là que j'en suis à présent,
 Car j'étais arrivé, dans un lieu peu distant
 Des Alpes, que j'avais sous les yeux à dix milles,
 Dans un bourg composé de vingt maisons; de tuiles
 On n'en voyait du tout, car c'étaient des chalets,
 Dans un vallon ouvert sur de vastes aspects.
 Dix milles! c'est bien loin, dans toute autre contrée,
 Ici, c'est peu de chose, une bonne enjambée,
 Deux, trois, si vous voulez, en étendant la main
 Il semble dès l'abord, qu'on ne serait pas loin
 D'atteindre à ces glaciers; cependant la distance
 Reste longtemps la même, et longtemps on avance,
 Sans qu'elle diminue, et c'est la pûreté
 De l'air qui vous entoure, et votre cécité,
 Les clartés en faisceaux, qui fatiguent et trompent
 Le rayon visuel, le brisent et le rompent.
 Les masses devant vous paraissent s'avancer,
 Elles semblent parfois vouloir vous devancer;
 Mais ils ne bougent point, sur leurs vastes assises,
 Avec l'éternité toujours ils sont aux prises,
 Ces colosses! le sein dur qui les enfanta,
 Dans des convulsions jusqu'aux cieux les porta,
 La terre, sous leur poids, gémit comme accablée,
 A leurs pieds la campagne est partout désolée!

XXII.

Leur extrême sommet, accessible au seul vent,
 De glaçons monstrueux, qu'il pousse incessamment,

Frappe à coups redoublés sur les gorges pendantes;
 Ils déchirent les flanes, et les croupes mouvantes;
 Le Mont gronde! à l'instant de son front crevassé,
 Le projectile part, il passe, il est passé! . . .
 Comme un éclair bleuâtre, il a lui, que la pique
 Est encore levée, et que le doigt indique
 Tendu, sa course errante, écorchant les revers,
 Et les escarpements de neige recouverts.
 Leur croûte séculaire, à son choc entamée,
 Comme un nuage épais, d'ondoyante fumée,
 Laisse alors échapper, sa poudre de frimats,
 De loin en loin, aux points frappés par les éclats
 Du météore, et quand il atteint la vallée,
 Il s'y pose en athlète il en défend l'entrée! . . .
 Près des voix qu'on entend dans ces âpres cantons,
 Nos drames ne sont plus que de simples chansons;
 Pélion sur Ossa n'est qu'une faible épode,
 Il n'est d'hymne à l'égal de cette sublime ode!
 C'est là qu'il faut aller, qu'il faut monter, pour voir,
 Là qu'il faut réfléchir, un moment pour savoir;
 Pour voir tout ce que l'homme ici-bas a d'espace,
 Pour savoir que d'en haut, à peine on voit sa trace,
 Que son plus vaste bourg dans le vallon placé,
 Semble une jeune taure au bord d'un champ couché,
 Ses villas sur les lacs des cygnes qui s'y baignent,
 Ses cités un vieux cloître où des fantômes règnent;
 Ses modernes états, si fiers de leurs réseaux,
 L'araignée à sa toile, attachant deux roseaux,
 Que savoir et sagesse, avoir, talent, génie,
 Face à face avec Dieu ne sont qu'une ironie;

Donc pour voir et savoir, d'un pied audacieux,
 Je montai sur les pas de mon guide pieux!

 — C'était au point du jour, il fit une prière,
 Et quand il se leva, nous vîmes la lumière,
 Enflammer une aiguille, et venir en plongeant,
 Eclairer notre marche, et je dis: En avant!
 Mon compagnon portait nos deux sacs de voyage,
 Un bonheur indicible éclairait son visage.
 Je suivais le sentier, que mon illuminé,
 Qui devant moi marchait, avait examiné,
 Avec tant de scrupule et tant d'exactitude,
 Que je voulus par lui commencer mon étude,
 Des hommes et des lieux que j'allais visiter,
 En présence desquels pour quelque temps rester.
 Chaque mot qu'il disait, décélait l'enthousiaste,
 Le maître aime son art, le sectateur sa caste,
 Pensai-je, avec raison; venus sur la hauteur,
 L'approche des dangers excitait son ardeur.
 L'énergique désir d'exercer son courage,
 Se peignait sur ses traits; ils aspiraient l'orage,
 Et jetant sur le mont, des regards menaçants,
 Ils ne te craignent pas, Montagne, tes enfants,
 Dit-il, si l'avalanche a ravi mon vieux père,
 J'irai chercher ses os, jusqu'au fond du repaire,
 Où tu les tiens cachés; je les explorerai
 Tes injustes ravins, et je leur reprendrai,
 Mon bien ces ossements privés de sépulture,
 Dont la chair aux vautours a servi de pâture!

— Le sentier du vallon aboutissait au bord
 D'une pente assez douce, au premier contrefort
 On peut monter de front au moins deux dans la voie.
 Mon compagnon parlait comme on parle en Savoie,
 Un français des plus purs, celui de Vaugelas,
 Un lettré du vieux temps, on est rarement las
 D'entendre bien parler; un bon diseur est rare,
 Le Dieu de l'éloquence en fut toujours avare
 Aussi bien de mon temps, que du temps des Romains,
 J'en suis désespéré, pour mes contemporains,
 Ces géants de l'idée, en style romantique,
 Nous font rétrograder jusqu'au patois celtique.
 Sans culture en tout cas, certains savent conter,
 Mais ce sont toujours ceux qui savent écouter. —
 Le terrain permettait qu'on en tirât partie,
 Pour s'avancer de pair; dans la route suivie,
 Je côtoyais mon guide. Ainsi donc, disiez-vous,
 Fis-je alors, votre père a péri dans ces trous?
 Non monsieur, reprit-il, ces cuves sont des sources,
 Ce qu'on y jette en sort, c'est là haut, sans ressources,
 Qu'au de là des glaciers, l'avalanche l'a pris,
 Pour lancer tous vivants, aux ravins, ses débris!
 N'en avez-vous trouvé depuis lors nul vestige,
 Conte moi donc cela, mon brave, alors lui dis-je. —

XXIII.

„Il y a bien dix ans, reprit-il, qu'un beau jour,
 „Avec un étranger il partit sans retour.

„Je travaillais aux champs auprès de la chaumière,
 „Où ma petite soeur ouvrait avec ma mère,
 „J'avais mes dix-huit ans, j'étais un grand garçon,
 „Quand mon père partait, je gardais la maison ;
 „Avec les voyageurs d'une moindre importance.
 „J'allais jusqu'aux cantons dont j'avais connaissance.
 „Je n'avais pas encor franchi les régions,
 „Inaccessibles points des observations ;
 Ce jour là, je sentis comme un remords, la crainte,
 A la honte mêlait, une douleur peu feinte,
 Mon père chaque jour de grand matin partait,
 Et chaque jour plus tard dans la nuit revenait ;
 Toujours plus harassé, moins confiant plus sombre,
 Lui, si sûr de son pied, au soleil ou dans l'ombre ;
 Ah ! il fallait le voir, comme il levait le front,
 Pour regarder en face, et prévenir le Mont !
 — Quand il était surpris au sein d'une tourmente,
 Quel serpent savait mieux glisser dans une fente ;
 Quel chamois mieux bondir de talus en talus,
 Quel montagnard trouver un faux-fuyant de plus ;
 Quel guide mieux couvrir de toute sa poitrine
 Le voyageur tremblant au bord d'une ravine ?
 Mais il se faisait vieux, les filles du hameau
 Me blâmaient et disaient que ce n'était pas beau,
 Qu'un grands gars comme moi, déjà d'un certain âge,
 A son père laissât tout le poids de l'ouvrage ;
 Même, elles se moquaient, lui, me disait, enfant,
 Ta tête est pour le mont, un butin trop tentant !

.

Il guidait un savant, que l'amour des sciences,
 Emportait souvent loin, dans ses reconnaissances,
 La nuit arriva noire, et le voile des cieux
 Sur la nature entière avait fermé ses yeux;
 J'avais depuis longtemps regagné ma chaumière,
 Où tous trois nous priions, tremblants pour notre père.

On entendait la foudre, à travers ses éclats,
 Les grands pins se brisaient comme des échalas;
 On entendait la glace, éclater sur les cimes,
 Et rouler en grondant jusqu'au fond des abîmes;
 On entendait les blocs jaillir dans les palus,
 Mais on n'entendait pas les absents revenus.

Nous passâmes la nuit dans l'attente cruelle,
 D'un malheur que l'instinct de l'amitié révèle;
 Notre mère disait: fallait-il donc partir,
 Ne pouvait-on un jour encor se retenir.

Des hauts pics au vallon, la brume était si forte,
 Qu'on ne distinguait rien, à deux pas de la porte.
 Quelle nuit! le jour vint, on frappe, tout transi
 L'étranger se présente . . . Où donc est mon mari?

Dit ma mère, ah! Dieu sait, fit-il, et sur un siège,
 Il tomba demi-mort, dégoûtant d'eau de neige.

— Plus tard, il se remit, avec moi fut chercher,
 Par où l'éboulement avait pû déboucher,
 Mais rien! . . . il s'en alla, nous faisant des largesses,
 Qui pouvaient bien passer ici pour des richesses;
 J'interrogeai longtemps le Mont et ses échos,
 Aujourd'hui, je ne veux plus de lui que des os! . . .

XXIV.

— Je n'en demandai pas au guide d'avantage,
Je devins plus pensif, moins ardent et plus sage.
On peut user de tout, mais toujours sobrement,
C'est ce que je faisais, volontiers et souvent.

A part moi je pensais, les royaumes du monde,
C'est bien beau, de les voir, sur la machine ronde,
S'étaler au soleil, entrer dans l'horizon,
Mais c'est très laid, d'aller, avec un gros glaçon,
Dans le sein de Cybèle, aux profondes entrailles,
Avant le temps chercher, de froides funérailles.

— Or nous étions partis, pour monter au jardin,
Il nous fallait mener, ce plan à bonne fin.
C'est dix heures de marche, et par la mer de glace,
On passe pour atteindre, au sommet cette place.
Figurez-vous en tout, un carré de papier,
Jaune ou vert, dans un champ glacé, blanc en entier;
Sur ce point là du globe, on n'herborise guère,
On brave voilà tout, la nature en colère;
Et l'on mange toujours, d'excellent appétit,
Ce que l'on a sur soi, puis après l'on poursuit
Sa route, priant Dieu, qu'il vous ait en sa garde,
Au dessus de l'abîme, où seul il vous regarde!

— Mon guide était paré de l'éducation
De ceux qu'il conduisait, et quand l'occasion
Se présentait pour lui, de quelque bonne phrase,
Il savait la placer, simplement sans emphase.
Lorsqu'au détour d'un roc, s'offrait un grand aspect,
Surprenant, émouvant, ou frappant de respect.

Il savait employer aussi la métaphore,
 Avec un à propos dont je m'étonne encore.
 Vous me direz : c'étaient, là, choses du métier ;
 J'en conviens, mais pourtant, j'admire l'ouvrier,
 Habile dans son art, et Contet passé maître
 Dans le sien, méritait bien qu'on le fit connaître.
 Il était après tout, fort bon observateur,
 Et connaissait ses monts, du haut en bas par coeur.
 Cheminant avec moi, parmi ces solitudes,
 Il tâchait de trouver le mot des lassitudes,
 Que trahissait parfois, mon goût un peu blasé,
 D'endroits par où déjà l'on avait tant passé.
 En montant au jardin, il trouvait admirable,
 Ce sang-froid sans égal, dont nul n'était capable,
 Qu'un fils de la Montagne; ici sa vanité
 Le trompait, c'était lui, que se trouvait flatté;
 Le voyant il se tût. Je ne sais quelle grotte,
 Où l'on ne peut s'asseoir, car de suite on grelotte,
 On peut même en mourir, en secret contenait
 Dans une cavité, qu'une pierre bouchait,
 Plusieurs célèbres noms, mis dans une bouteille,
 J'y refusai le mien, je fis la sourde oreille;
 Mon compagnon, perdait son aplomb, car l'orgueil
 Faisait le plus passer de ducats par son seuil.
 Probablement alors, jugeant que ma faiblesse,
 Me portait bien plutôt vers les bords du Permesse,
 Il cessa d'éveiller orgueil et vanités,
 Me traitant en amant des monts de leurs beautés,
 Peu soucieux d'aller, sur les pas de Saussure,
 D'un globe étroit ou non mesurer la ceinture;

Pour s'amuser aux lacs, il était un peu tard,
 C'est brumeux et malsain, pour le grand saint Bernard,
 Nous partîmes tous deux à petites journées,
 Qui furent à mon gré, beaucoup mieux employées.

XXV.

O la belle jeunesse, à bonne volonté,
 Qui m'avait en deux jours en haut du Mont porté.
 O grand Carthaginois! ô vous tous ses émules,
 Peut-être avez-vous fait la route sur des mules,
 Moi, je la fis à pied, car le vin du Piémont,
 Que l'on trouve partout, en approchant du Mont,
 A flots plus généreux, devant le piéton coule,
 Que pour le char-à-bancs, qui commodément roule.
 Il est jaune et claiet, sa riante couleur,
 Prête du charme au lieu le plus rempli d'horreur;
 Quand on ne l'a pas bû l'on est trop philosophe,
 On ne rêve que chûte, entonnoirs, catastrophe.
 C'est lui qui me rendit un beau soir, bien portant
 Sain et sauf, et dispos, sous les murs du couvent.
 C'est à lui que je dois une part de l'hommage,
 Qu'injustement voudrait réclamer mon courage.
 Mais n'importe comment je m'y étais rendu,
 Il s'agit de montrer comment j'y fus reçu. —
 — Dans ces affreux climats, l'hiver de tout temps règne,
 Car ce n'est qu'en passant que l'astre du jour daigne
 Regarder ces gradins, immenses escaliers,
 Laissés par les Titans pour servir de glaciers.

Les éléments entr'eux, là toujours sont rivaux,
 Ils se choquent, hurlants, et par monts et par vaux;
 Leur rage inassouvie, avide de colère,
 Les pousse incessamment, à se faire la guerre.
 Le sommet arrondi, chauve, porte le cloître,
 Qui tremble, quand il voit sa couronne s'accroître.
 Rien n'y pousse, et le feu qu'au salon je trouvai,
 Dans un âtre fort vaste, et dont je m'approchai,
 Et les provisions, dont bientôt fut couverte,
 La table, qu'on voyait, dans la salle entr'ouverte;
 Tout était à dos d'homme, apporté du vallon,
 Par des sentiers secrets, qu'en aucune saison
 On ne parcourt sans crainte, ou danger, une ferme
 Produit tout. Le repas était prêt, on servit,
 Le Prieur du couvent auprès de moi se mit,
 Tout seul, me prévenant que c'était l'ordonnance,
 Et pendant le repas, je fis sa connaissance.

.
 Nous étions retournés au salon, près du feu,
 Le Prieur m'expliquait la chronique du lieu,
 La flamme par sa main fréquemment avivée,
 Eclairait la muraille à peine décorée,
 De tableaux saints poudreux, le reste à l'avenant,
 Haut, large, peu meublé, bien tenu, peu luisant.
 Lorsque j'eus satisfait, sur mon pèlerinage,
 Le plus complaisamment aux demandes d'usage,
 Que j'avais été près de passer le détroit,
 Que j'avais préféré visiter cet endroit,
 Renommé dans le monde, et que vers l'Italie,
 J'allais porter mes pas, au gré de mon envie;

Si Vous avez, dit-il, quelques vellétés,
 De jeter un coup-d'oeil sur nos antiquités,
 Je puis Vous en montrer, ici, qui ne le cèdent
 Nullement, à ce que les muséums possèdent.
 Un temple aux Dieux païens précéda ce couvent,
 Qui peu à peu, s'assit sur son emplacement.
 Tous les jours nous tirons, des antiques ruines,
 Tout ce que Vous verrez serré sous les vitrines
 De notre cabinet, si vous voulez rester
 Demain encor ici. — Me voyant inviter
 De si bonne façon, je promis. C'était l'heure
 De chercher le repos; pour gagner ma demeure,
 Il fallait traverser un sombre et long couloir;
 Le moine précédait, élevant un bougeoir,
 Dont la lueur douteuse, en sa main vacillante,
 Jetait sur les objets, une teinte effrayante.
 Auprès de ma cellule, il s'arrêta, l'ouvrit,
 Et posant son flambeau sur la table sans bruit,
 Salua, s'éloigna; sa robe et ses sandales,
 Frôlèrent un instant les longs murs et les dalles,
 Et je n'entendis plus que la voix du chaos,
 Le vent, qui du sommeil m'apportait le repos.

XXVI.

Mon guide le matin vint faire son service
 Dans ma chambre; on l'avait traité bien à l'office,
 Il était satisfait, le comble de ses vœux,
 Eût été de rester encor un jour ou deux.

Il fallait se vêtir à la hâte, se mettre
 Chaudement, car le froid intense au thermomètre,
 Marquait seize degrés. Au salon je trouvai
 Le Prieur bienveillant, avec lequel j'allai
 Contempler une horreur; ce sont les catacombes,
 Le charnier du couvent, où vont privés de tombes,
 Dressés contre le mur, ceux que l'on a trouvés,
 Morts de faim aux sentiers, sous la neige étouffés,
 Ou retirés trop tard, du fond d'un précipe,
 Avec l'aide des chiens qui servent à l'hospice.
 Car le cloître contient un petit hôpital,
 D'où ces bons animaux, vont au premier signal,
 Du Marronnier leur guide, explorer les abîmes,
 Auxquels ils ont ravi déjà bien des victimes.
 Ce sont pour la plupart d'imprudents voyageurs,
 Qui d'un détour trop long redoutent les lenteurs,
 Secours intempestif; les soins et la constance,
 Des moines médecins l'ardente bienfaisance
 Sont vains! je m'éloignai de ce hideux caveau,
 Dont l'aspect, repoussant était pour moi nouveau.
 Du reste j'employai, mon temps le mieux possible,
 Visitant en détail toute chose visible.
 Je passai quelque temps à caresser les chiens,
 Qu'on avait délivrés pour moi de leurs liens;
 C'est le type parfait de la race accomplie,
 Aux qualités du corps, l'intelligence unie;
 Ils sont hauts et carrés, leur pelage est soyeux,
 Fauve et court, la douceur est peinte dans leurs yeux.
 Je vis un beau salon d'histoire naturelle,
 Pour les antiquités, je montrais plus de zèle;

J'en revenais toujours, aux superbes fragments,
 Assez bien conservés, des anciens armements,
 Restes pleins d'intérêt, des légions Romaines,
 Qui les avaient semés par les monts et les plaines;
 Ces casques, ces tronçons, et ces aigles d'airain,
 Comment leur centurie, arrêtée en chemin
 Les jeta-t-elle ici? Qu'étaient-ils, des Salasses,
 Du temps d'Auguste, où bien, étaient-ce d'autres races?
 — Dans cette nuit des temps, sur les inscriptions,
 Le prieur me donnait des explications;
 Il savait le latin, et l'histoire à merveille,
 J'en avais eu déjà quelques preuves la veille.
 Ma curiosité me valut la faveur
 D'entrer à la chapelle, où le supérieur
 Exprès officia; j'allai donc à complies;
 Les moines y chantaient de graves mélodies;
 Ils n'étaient là, que douze au plus en oraisons,
 Leurs visages cachés sous leurs grands capuchons,
 Tout au fond de l'église, ou leur robe de bure,
 Semblait comme un lambeau de cette roche dure,
 Qu'on a creusée à pic, et fouillée aux ciseaux,
 Pour en faire sortir, les plus hardis arceaux,
 D'admirables festons de pierre dentelée;
 L'arabesque partout vivant renouvelée,
 Trahissait Raphaël, et la main du sculpteur,
 L'Italie, étendant son bras sur la hauteur!

XXVII.

C'était le soir, les piliers de leurs ombres,
 Couvraient la nef de larges bandes sombres,
 Et sous l'abri de leur obscurité,
 Sans être vus, nous avions écouté
 Psaumes, laudès, cantiques et les heures;
 Les pénitents, pour gagner leurs demeures,
 S'étaient levés, et deux à deux sortaient,
 Par un détour que des arches couvraient,
 Au fond du choeur, entouré de mystère,
 Où se taisaient les voix de la prière.

.
 Quand ils s'étaient à l'église exercés
 A deux genoux, longtemps mortifiés,
 Ils s'en allaient reprendre le cilice,
 Car tous sont là, pour boire le calice
 De l'amertume, et cloîtrés strictement,
 Deux ans au plus, sous ce ciel inclément,
 Pour pratiquer les vertus d'abstinence,
 A leur salut travailler en silence.
 Malgré la règle et sa sévérité,
 Malgré le cloître et son austérité,
 Aucune loi, pourtant n'est aussi dure,
 Que les rigueurs de cette âpre nature;
 Et les reclus ne restent là qu'un temps,
 Après, ils vont à la maison des champs;
 Mais rarement, sa santé délabrée,
 Par le climat, l'un d'eux l'a recouvrée.

Voilà ce que le Prieur me disait,
 Quand avec moi, de l'église il sortait,
 En me montrant l'élégant frontispice;
 Sur tout cela, j'étais assez novice. —
 — C'est singulier, dis-je, cette rigueur,
 Qui la commande? ah! Monsieur, le malheur;
 Souvent un vœu que l'homme au ciel adresse,
 Ou bien encor une simple promesse,
 De résister à la tentation;
 Quelque faiblesse, une expiation;
 L'ardente foi, qui cherche son mérite,
 La chair est faible, et l'homme périclite;
 Quelque mécompte, un vain espoir déçu,
 Un seul soupir du ciel est entendu! . . .
 — Ne pourrait-on, repris-je, alors connaître,
 L'âge le nom, le pays, et peut-être,
 Les incidents, sous le sceau du secret,
 De l'existence, et sans être indiscret,
 D'un ou plusieurs, de ces saints personnages,
 Dont je n'ai pu voir même les visages,
 A la chapelle, où leur dévotion,
 M'a confirmé dans mon intention,
 De secourir, si je puis de ma bourse,
 De mon crédit, faute d'autre ressource,
 Celui d'entr'eux qui me le permettrait?
 — C'est difficile, un tel acte serait,
 Dit le Prieur, à la règle contraire,
 Elle a pourvu, du reste à telle affaire; . . .
 Dans l'église est un tronc, et . . . Mais j'avais compris,
 Je cherchai dans ma bourse, et je redescendis.

Je ne sais si le son, avait flatté l'oreille
 Du Prieur, mais il fut encor plus que la veille
 Prévenant et causeur; quelques napoléons,
 Peut-être, lui semblaient de plausibles raisons,
 De me montrer un peu de cette confiance,
 D'un prêtre, qui jamais ne manque à la prudence.
 — Je n'ai plus rien, dit-il, en rentrant au parloir,
 Qui puisse mériter, qu'on vous le fasse voir.
 Notre bibliothèque. en effet est si nue,
 Et si complètement, de livres dépourvue,
 Qu'elle ne vaudrait pas la peine d'y entrer,
 Sans quelques beaux portraits qu'on y a fait placer;
 Ceux des chefs envoyés, par la bonté divine,
 Pour régir le couvent, depuis son origine. —
 — Nous entrons; les abbés, chanoines-Directeurs,
 De la communauté tous les supérieurs,
 Depuis, je ne sais plus aujourd'hui quelle année,
 Différemment vêtus, frocs, soutane moirée,
 Sous l'insigne du grade et de la dignité,
 S'y trouvaient à leur place, et rang d'ancienneté. —
 — Je jetai sur le tout, un coup-d'oeil mais rapide,
 Car le temps me pressait, près d'une place vide,
 Au fond s'en trouvait un récemment appendu,
 Notre supérieur! au choeur vous l'avez vu,
 Dit sans rien ajouter, le Prieur; nous sortîmes,
 Et le jour qui suivit au matin nous partîmes,
 Mon guide et moi; que Dieu Vous garde de tout mal,
 Monsieur, Fit le Prieur, je me nomme Barral!

XXVIII.

Nous n'allions pas pas grand train, la célèbre montée,
 Avec soin en détail, une fois visitée,
 C'est pour toute la vie, et lorsque l'on a l'art
 Et le goût de conter, on pourra faire part
 De ce qu'on aura vu; les hasards du voyage
 Pourront charmer les jours isolés du vieil âge.
 Quel plaisir de se voir, en ce temps de répit,
 Aimé pour la fraîcheur d'un agréable esprit,
 Qui sait ce qu'il a vu, le voit, se le rappelle,
 Le compare, l'explique, ou d'un crayon fidèle,
 Saura le retracer; qui vous dit: j'étais là,
 Je lui parlai, j'y vins, ou mon pied le foula!
 Et Vos petits enfants, au cercle de famille,
 Se pressant à l'envi, le soir quand le feu brille;
 Les plus jeunes vers vous, ou les plus caressants,
 Vont étendre leurs bras devenus suppliants.
 Allez donc! commencez, d'incroyables merveilles,
 Votre auditoire est prêt, et tout yeux, tout oreilles!
 Sans faire d'almanachs, passez alpes et vaux,
 Marchez, courez, roulez, dépassez les oiseaux
 En vitesse. pourvu que vous soyez tragique,
 En vos récits, parfois, et d'autres fois comique,
 Toujours piquant et neuf, toujours intéressant,
 Instructif et badin, noble, doux, effrayant,
 Il n'importe pas tant, que vous soyez plausible,
 Le vrai se mêle au faux, qui touche à l'impossible.
 Si des dangers courus, l'incroyable récit,
 Donne des soubresauts au lecteur dans son lit,

A vous la palme; hantez et brigands et cavernes,
 Avant l'antiquité, placez les temps modernes,
 L'exactitude est froide, elle n'inspire rien,
 C'est une lettre morte indifférente au bien.
 Quand c'est votre dessein, votre pensée intime,
 Lorsque ce long espoir, en effet vous anime,
 Quittez Votre pays, vos doux champs, vos amis,
 Vous pouvez voyager, Vous y êtes admis.
 Des cratères brûlants qui vomissent les laves,
 Descendez jusqu'aux bords qui brisent les épaves,
 Car il vous faut tout voir les plaines, les hauteurs,
 Pour savoir mesurer le niveau des douleurs.
 Le cours d'eau suit sa rive, il coule sur sa pente,
 Qui bien loin de s'enfuir, devant lui, se présente;
 Mais l'homme a le pouvoir d'arrêter, s'il le veut,
 Le torrent vagabond qui se perd, il le peut;
 Il peut même a son gré, l'enfermer dans des digues,
 Dès sa source, il le peut, mais il plaint ses fatigues;
 Le beau courant limpide est perdu, vingt ruisseaux
 Prodignent au hasard ses précieuses eaux,
 Qui détrempent la terre, à l'entour la défoncent,
 S'infiltrant dans sa veine, en sortent, y renoncent,
 Vont remplir les fossés d'un sol marécageux,
 Et croupir à l'entour, dans un marais fangeux.
 — Pour fournir tout entier le cercle du voyage,
 Il fallait rebrousser le chemin du passage;
 Tout au bas, se lancer parmi des défilés,
 Vis-à-vis des sentiers, qui nous avaient menés
 Aux pieds glacés de l'Alpe, et monter et descendre,
 Sur d'abruptes rochers, se hisser, s'y suspendre.

J'avais encor à voir, bien des endroits fameux,
 Remplis de souvenirs heureux ou malheureux,
 Avant de revenir, par la route opposée,
 Au point où j'avais pris mon compagnon d'Enée,
 Mon Achates fidèle; il y joignit les siens,
 Je ne le privai pas plus longtemps de ces biens;
 J'acceptai ses regrets et cherchai dans les villes,
 Le spectacle moins grand, de scènes plus mobiles.
 Il n'importe où j'allai le but était de voir,
 Et quand il fut rempli, je revins un beau soir.

XXIX.

J'eus bientôt retrouvé, toutes mes habitudes,
 Et ma chambre au troisième, et mes amis d'études,
 La patrie où chez soi l'air qu'on respire est sien;
 Dès lors je comprenais les plaintes du Troyen,
 Et j'excusais Didon, la reine de Carthage,
 De l'avoir épousé, malgré le certain âge
 Qu'un chroniqueur lui prête; elle avait ses raisons,
 Si Virgile se trompe, au moins ses vers sont bons.
 La reine eût eu, dit-on, deux cent dix ans quand Troie
 Sous la flamme et le fer de Pyrrhus fut la proie.
 Je n'y tiens pas du tout, je vois ses sentiments,
 Avec un esprit autre, et des yeux différents;
 Je les vois avec ceux de mon expérience,
 Chapiteau que le temps met sur l'intelligence.
 Le cygne de Mantoue aux suprêmes malheurs,
 Le plus puissant remède aux extrêmes douleurs,

C'est trop juste ! et tous trois savaient ce qu'il en coûte,
D'errer jouet du vent, des faveurs et du doute . . .

— Je retournais aux cours, mais en passant les ponts,
Je me penchais sur l'eau, pour y faire des ronds ;

J'y jetais un caillou, pour voir comme il ricoche,

On n'est jamais guindé, quand on est sans reproche ;

C'était bien de mon âge, et je baignais mon chien,

Souvenir du Prieur, Pallas nageait très bien ;

Née au cloître glacé, c'était sa seule joie,

Elle cherchait dans l'eau, contre l'ardente voie,

Qui la désespérait, la fraîcheur des glaciers,

Et je les lui rendis un beau jour tout entiers. —

—J'allais et je venais, je rentrais, ma chambrette,

Était toujours tranquille agréable et proprette ;

J'y entendais parfois, gémir les ouragans,

Mais que n'entend-on pas à l'âge de vingt ans ;

Je pouvais y dormir, la grasse matinée,

En sortir le matin, y passer la journée ;

Les meubles vieux ou neufs, y étaient à mon goût,

Car ils m'appartenaient, c'est important, c'est tout !

Je ne m'étais pas plu dans les chambres d'auberge,

Qu'on les cire, les peigne, ou bien qu'on les asperge,

D'eau lustrale partout, et dans toute saison,

Qu'on les meuble avec luxe, ou les dore à foison ;

On n'y est pas chez soi, là manque l'habitude,

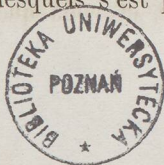
Et despotiquement règne l'ingratitude.

Vous y pourriez mourir, sans que votre trépas,

Eveillât un regret, au son de votre glas.

Enfin, je ne suis plus maître de ma pensée

Eloigné des objets, près desquels s'est passée



Ma vie heureuse ou non; j'attends d'eux du secours,
J'y compte pour le temps triste des mauvais jours.

— C'est bien, de pouvoir vivre ainsi sans prévoyance,
Débarrassé de soins, au sein de l'abondance,
S'en allant où l'on veut, d'un et d'autre côté,
Au gré de son humeur en pleine liberté.

Quand on n'a pas besoin de travailler pour vivre,
C'est beaucoup; à ses goûts innocents on se livre;
Car qui donc n'en a pas, ou qui n'en peut avoir?

C'est facile, il ne faut vraiment que le vouloir;
On s'en forme, on essaie, on flâne, l'on s'amuse,
On travaille à loisir, et l'âme aussi moins s'use. —

— Or en ce temps, j'aimais à parcourir les quais,
On n'y voit pas toujours des visages très gais,
Mais lorsqu'en furetant, maint et maint étalage
J'avais pu découvrir un respectable ouvrage,
Je ne marchandais guère, avec le brocanteur,
Je conclusais de suite, et j'emportais l'auteur.

Ce goût là n'était pas, dominant, point unique,
J'en prenais à mon aise; un autre tyrannique,
Dont j'étais en ce temps très humble serviteur,
Auquel je me livrais avec assez d'ardeur,

C'était dans la saison, le plaisir de la chasse,
Son plus grand intérêt, était pour moi qu'il lasse.

— J'avais un jour longé le quai de l'institut,
Où comme de raison, je venais à l'affût

De quelque livre rare; en songeant, je m'avance
Dans un quartier perdu, j'y rôde, je m'y lance

A travers une place, en tournant un palais;
Je m'oriente et cherche, et voilà que je vais

Aboutir en un lieu qu'on nomme La Vallée,
 Un marché large et long comme une grande allée.
 Où pendent des perdrix, s'entasse du gibier,
 A réveiller l'ardeur de tout vrai braconnier.
 Je n'avais pas besoin d'en voir là d'avantage,
 La chasse était ouverte, et je songe au village
 Que Vous savez ; au fait, il n'est pas très distant,
 Me préparant la veille, au point du jour partant,
 Je pouvais en passant entrer au Presbytère,
 Où depuis si longtemps on ne m'attendait guère.

XXX.

Le jour n'était pas près de poindre à l'horizon,
 Que j'étais dans les champs, et loin de la maison.
 Les premiers maraîchers attelaient aux charrettes,
 Que dès la veille au soir, ils tenaient toutes prêtes,
 A transporter le lait et l'herbage aux marchés,
 Toujours reconnaissants aux premiers arrivés. —
 — J'allais, hors des sentiers, écrasant sous le chaume,
 L'aromate blessé, dont l'air humide embaume ;
 Pour ne pas m'égarer, j'avais fixé de loin,
 Un point qui me semblait une meule de foin ;
 En approchant, je vois que c'était un calvaire,
 J'y monte, et je me tiens près de sa croix de pierre.
 Dans toute sa splendeur l'oeil du bon Dieu s'ouvrait,
 La rosée en perlant, sous ses cils chatoyait.
 D'en haut, je me tournai vers la longue traînée,
 Que j'avais en passant sur ma guêtre essuyée ;

Mon braque grelotait à mes pieds, sur mon dos,
 Il gémissait de voir mon fusil au repos;
 J'interroge la plaine, et ma bête l'évente;
 Sous ma main qu'au soleil aveuglant je présente.
 Je fixe un nouveau point, quitte ma station
 Et suis rapidement l'autre direction.
 Quand on veut réussir de tout bois on fait flèche.
 Quand on veut arriver, il faut qu'on se dépêche.
 — Je fus bientôt venu près d'un petit château,
 Entouré d'une ferme, et d'un jardin fort beau.
 Des chevaux et des boeufs rentraient du pâturage
 Des bouviers maugréant préparaient l'attelage.
 L'un d'eux était resté dans les champs le dernier,
 Il poussait un boeuf noir qui se faisait prier.
 Je m'approchai de lui, pour me tirer du doute
 Où j'étais, sur le nom de l'endroit et ma route.
 Je vis qu'il était triste, et de mauvaise humeur;
 Vous est-il arrivé, dis-je quelque malheur,
 On le supposerait en voyant votre mine?
 — Je le crois bien, Monsieur, répondit-il, Pardine!
 On m'a volé mon gris, un si bon boeuf, la nuit,
 On me l'a fait sortir de l'étable sans bruit.
 Je n'ai rien entendu, la porte était fermée,
 Le voleur dans le toit a fait une trouée;
 Il s'est laissé glisser en dedans, pour s'ouvrir,
 Comme un serpent, le traître! et je n'ai pu l'ouïr;
 Même, qu'en descendant, il a laissé la trace
 De son pied de voleur, sur mon noir, à la place
 Qu'il l'a mis, tout malpropre, en glissant, le coquin!
 Je serai renvoyé, je resterai sans pain! . . .

Le soleil était haut, partout les calvaniers,
 Leurs fourches à la main, suivaient les charretiers;
 Je passai, l'accident n'était pas mon affaire,
 Une heure après, j'étais non loin du Presbytère;
 Les gerbes sur les chars haut-chargés, cahotaient,
 Ceux-ci près des dizeaux pour les prendre arrivaient.

.

XXXI.

Souvent je suis distrait, et je vais par les routes
 Pensif et sans rien voir, j'ai l'air d'être aux écoutes.
 Hier un mien ami me disait m'approchant,
 C'est rare d'en avoir en ce monde changeant;
 Elle a de jolis sons, Votre flûte champêtre,
 Montrez-nous des buveurs attablés sous un hêtre;
 Aussi bien c'est l'automne, on fête les saisons,
 Qui viennent apporter leur tribut de moissons.
 Je voudrais voir, comment, derrière les charmillles,
 La ronde fait tourner les garçons et les filles;
 Et si du galoubet, vous redoutez les sons,
 Ils n'ont qu'à se mêler au refrain des chansons.
 — Ici, dressez la tente, ornez-la de branchage,
 Achille y vient d'entrer, c'est le coq du village! . . .
 Les champs où croît le pampre, à demi-moissonnés,
 Ne sont pourtant jamais, tellement dépouillés,
 Qu'il n'y reste assez tard, un lambeau de verdure,
 Pour orner les vieux jours de la mère nature;
 Les beaux pruniers feuillus, et les poiriers tardifs,
 Décoreront son sein, plus tard, elle a les ifs,

Et l'on y peut encor découvrir pour son style,
 Des fleurs à rehausser une élégante Idyle. —
 Quelquefois, montrez-nous, parmi les hauts bouleaux,
 Les bergers soupirant au son des chalumeaux,
 A l'heure où tout se taît, excepté les cépées,
 Que les jeunes chevreaux n'ont jamais respectées;
 Chantez Flore, Pomone, et les champs et les bois,
 Faites-nous une églogue, aux couleurs d'autrefois.
 Hâtez-vous, car au son de la note divine;
 Succédera bientôt, le bruit sourd de l'usine.
 Vous perdez votre temps à faire des croquis,
 En place de tableaux plus grands et mieux finis.
 Ainsi disait le peintre, à ceci le poète,
 En deux mots répondit: ami bouche muette
 Ne se rencontre guère au milieu des festins
 Et l'eau de Castalie est très loin des vins fins,
 On s'en aperçoit trop, après chaque tirade,
 L'esprit affaibli baisse, et le coeur devient fade! . . .
 — Ah! laissez-moi chanter, reprit-il, mes chansons,
 Oublieux si je puis des rigides leçons,
 Que m'a donné le sort, qui m'a dit: „Solitaire
 „Tu vas gravir aux lieux où l'aigle a mis son aire,
 „Car au faite arrivé, l'homme de ces hauteurs,
 „Aperçoit le néant, où tombent les rêveurs;
 „Il aspire à descendre, et dans cet exercice,
 „Le temps roule, et des fleurs cachent le précipice.
 „Pour rafraîchir ton sang, ainsi tu monteras,
 „Entouré de glaçons; après tu reviendras;
 „Par les mêmes sentiers, il te faudra descendre,
 „Pas-à-pas, le front nu, la tête dans la cendre!“

.
 — J'en reviens, à mon conte, où les chars haut-chargés,
 Ou vides, circulaient, roulaient de tous côtés.
 Je touchais presque au but, ce n'était pas dommage,
 J'arrive près du bourg, qu'un grand chemin partage,
 En deux exactement; les premières maisons
 Ne tiennent pas la ligne, ont des murs, des pignons
 En retraite, en saillie, ou de travers regardent,
 N'importe! Vous savez combien les moments tardent,
 Quand on arrive enfin, qu'on va se reposer,
 Après avoir passé quatre heures à marcher,
 A travers champs et près, ou d'un rien on s'égare.
 Derrière le faubourg, s'échappait mince et rare,
 En colonne, au dessus de la cure et son toit,
 Que l'on apercevait, plus haut et moins étroit,
 Que d'autres, une fine et blanchâtre fumée,
 Dont l'aspect me plaisait sur cette cheminée.
 J'avais faim, j'étais las, et quoi que l'on m'eût dit
 Je m'embarquais alors très souvent sans biscuit.
 — Lorsqu'ainsi disposé, vers l'endroit je me porte,
 Tiens! s'écria quelqu'un sur le pas d'une porte,
 Que j'avais dépassée, et me tournant, je vois
 Une femme ébahie, tenant ses mains en croix;
 Près d'elle un jeune enfant; je crois la reconnaître,
 Mais en dix ans on change; eh! vous devez, dis-je, être? —
 Agathe, reprit-elle, oui Monsieur, mais, c'est Vous;
 Et depuis si longtemps! . . . entrez un peu, chez nous.

XXXII.

Et comme j'hésitais, voyant la jeune femme, Empressée en effet, et tout coeur, et tout âme, Je revins sur mes pas. Où voulez-vous aller, Me dit-elle, avant tout, entrez donc nous parler. Comme autrefois Agathe était accorte et vive, Comme autrefois, aimable et communicative; Ce quelle avait appris sans manquer le disait, Hors le mal, cependant, car elle n'y croyait. — Voulez-vous me parler, dis-je, du presbytère? Justement, oui Monsieur, mais chut! c'est un mystère, Fit-elle; en ce moment, j'entendais dans sa cour, Quelqu'un qui rabotait, et sciait, tour-à-tour. A ce bruit se mêlaient les cris de la volaille, Est-ce votre mari, lui dis-je, qui travaille? C'est lui, répondit-elle, il nous cercle un tonneau, En effet, il frappait à grands coups de marteau. Je dépassai le seuil, et je pris une chaise, Sur un siège de paille, on est fort à son aise. Elle alla dans la cour, j'avais mis avec soin, Derrière un farinier, mon fusil dans un coin. D'un coup-d'oeil, je vis tout, sans faire d'inventaire, Car c'est désobligeant pour le propriétaire: L'armoire à la vaisselle, un très grand lit à dais, Une table à manger, à pieds en x, et d'ais; Une huche en beau chêne, au feu la crémaillère, Où l'on pend tour à tour, ou marmite ou chaudière, Et la porte à volets, pour pavé du carreau, Du papier sur les murs, près du lit un berceau.

A peine avais-je vu, que revinrent ensemble,
 La femme et le mari; dans ce temps il me semble,
 Que je le connaissais, déjà depuis longtemps;
 En effet, certain jour, qu'il travaillait aux champs,
 C'était lui, le grand gars, qui m'avait fait la moue,
 En repoussant ma main, et regardant sa houe,
 A l'époque ou j'allais, encor petit garçon,
 Le matin à la cure, y prendre ma leçon.
 Agathe lui plaisait, sans qu'elle fut dotée,
 Il était assez riche, et l'avait épousée;
 Elle avait bien vingt ans, lui près de trente-deux
 Elle était douce, active, ils vivaient très heureux.
 Le mari sans chapeau n'avait mis que sa veste,
 Il salue en entrant, et dit: de si loin, peste!
 Vous avez fait, Monsieur, un bon bout de chemin,
 Et vous venez chasser? Je lui tendis la main,
 Et j'affirmai sans plus. Lors, au mur il s'accotte,
 Dans un miroir sa femme ajustait sa marmotte.
 Après quelques discours assez indifférents,
 Sur les champs, le gibier, ma faim, mes vêtements,
 Il sort, et j'aperçois sa femme qui m'apprête,
 Près de la huche au pain, une belle omelette.
 S'il existe un mortel qui dans un tel hasard,
 Pût jamais faire fil d'une omelette au lard,
 Ayant longtemps à jeun marché dans la rosée,
 Et qu'il l'eût en effet en tel lieu refusée,
 A de si franches mains, l'offrant de si bon coeur,
 De cet air engageant, sans privautés ni peur,
 A ma place, en ce temps, sous une telle oeillade,
 Je le plains, le pauvre homme alors était malade.

XXXIII.

J'étais très bien portant, sain de corps et d'esprit,
 Et manquais rarement d'un fort bon appetit.
 Devant moi sur la table, une nappe encor bise,
 A liteaux rosacés, au même instant fut mise,
 Et couverte d'abord, d'un très large pain rond,
 Non encor entamé, sortant tout frais, du fond
 De la huche, où des plats, des tasses, des assiettes,
 Contenaient divers mets; des cuillers, des fourchettes.
 Le grand pain en sortit, avec un long couteau,
 Discrètement couché, près du premier morceau.
 Sur une assiette à fleurs, un triangle de Brie,
 S'allongeait parfumé, qui réveillait l'envie.
 Entre ces deux objets, pour compléter l'accord,
 Un pochon frais tiré, dont plus d'un rouge-bord,
 Allait couler mousseux, piquant et délectable,
 Pour étancher ma soif alors très concevable.
 L'omelette baveuse, et mêlée aux grillots,
 Exhalait le fumet des plus succulents rots;
 Mon hôtesse bras nus, cuisinait sans casaque,
 Je lui tournais le dos, de temps en temps, la plaque
 Du velours de son cou, venait me caresser,
 J'étais trop occupé, pour m'y intéresser. —
 Oh! oui, répétait-elle, et un fameux mystère,
 Vous pouvez y aller, à votre presbytère;
 Qu'est-ce que ça me fait, cela m'est bien égal,
 Mais moi, je n'y vais pas, je n'en dis pas de mal,
 Je n'en dis de personne, en ça je suis connue,
 Convenez-en vous même, aussi, qui m'avez vue? . . .

Le catéchisme apprend, que c'est un grand péché,
 La médisance! et si, seulement j'ai touché,
 Deux mots de cette affaire, à Vous, c'est autre chose
 Je ne suis pas bavarde, et jamais je ne glose,
 Dieu préserve! Avec vous qu'avez étudié,
 C'est différent, Monsieur, Vous qu'avez voyagé!
 La fille à Nicolas parle de sortilège,
 Mais moi; je dis toujours que c'est un sacrilège,
 Qu'on ne doit pas parler en mal de son curé,
 Car il était si bon, allez! j'ai bien pleuré,
 Quand j'ai su, . . . mais quoi donc lui dis-je, alors, ma chère,
 Je ne vous comprends pas?—puisque c'est un mystère,
 Comment voudriez-vous, comprendre, moi non plus,
 Je n'y puis rien comprendre; enfin, ils sont venus
 A sa place, fit-elle, et l'on dit, mais je n'ose,
 Le répéter, on dit, . . . que c'est la même chose
 Qu'autrefois; les anciens qui les avaient hantés,
 Sa mère et lui, l'ont dit, tous deux sont arrivés. —
 — Après avoir longtemps pleuré sa vieille mère,
 Voyant que tout allait très mal au presbytère.
 Il s'est mis à prier, le curé, tant et tant,
 Qu'enfin il a reçu le brevet d'un instant!
 — Quoi, dis-je, quel brevet? Celui d'aller, fit-elle,
 Pour un instant là haut voir de quoi l'on se mêle;
 Qu'ils en sont revenus, tous les deux rajeunis,
 Sa mère et lui, comment? Je ne l'ai pas appris.
 Je sais bien qu'un curé, peut beaucoup quand il prie,
 Mais qu'il eût tout fait seul, cependant je le nie.
 Il écrivait à Rome, à Paris, très souvent,
 Et même à chaque fois, envoyait de l'argent,

Le peu qu'il recevait de tout son bénéfice,
 Il l'adressait au nom d'un certain monsieur Brice,
 A elichy-la Garenne. Or on le savait mort,
 Ce Brice, et l'on disait, que c'était un grand tort,
 De tenter le Bon Dieu. Je n'y crois pas, moi, certes !
 Ses lettres disaient-on, arrivaient tout ouvertes,
 Et puis on répondait toujours au même instant,
 Par un moyen magique, et plus que surprenant,
 Et qui supposerait, certaines connivences,
 Avec l'esprit malin des mauvaises sciences ;
 On est si mal pensant, qu'on prétendait cela,
 Moi, je l'ai toujours vu, bon et poli, voilà !
 Lorsque je lui parlais au porche le dimanche,
 Sans croire à leur magie un instant, noir ou blanche.
 Je n'aime pas médire, et pourtant, c'est un fait,
 Que je l'ai vû bien pâle, et joliment défait ;
 Il était maigre, pauvre, il avait fait des dettes,
 Même, qu'il se cachait pour les moindres emplettes ;
 Le pauvre homme, n'avait qu'un seul mauvais habit,
 Trouvant que c'était mieux que d'en prendre à crédit.
 Certains disaient : tant mieux, qu'il s'en passe ; le pire
 C'est que lui-même à tout, répondait : laissez dire.
 Tout ce train-là, dura quelque quatre ou cinq ans ;
 Je puis bien me tromper, mais jamais je ne mens.
 Notre curé toujours très exact à l'office,
 N'aurait pas pour un monde, oublié son service ;
 Lorsqu'à la Saint Martin l'an dernier arriva,
 Chez lui certain quidam dont l'aspect étonna.
 La fille à Nicolas, dit : c'est l'âme damnée,
 Le Brice mort, qui vient par ici chaque année,

Le Même avec lequel le curé correspond,
 On l'a vu traverser tous les champs du Bas-fond;
 Par dessus la maison de la paralytique,
 Il était à cheval sur une longue trique.
 Un autre dit: c'est faux, c'est l'un des chaudronniers,
 Des maudits ambulants, l'un des anciens sorciers,
 Qui furent les meneurs de tout le sortilège,
 Enfin, on en dit tant, qu'il vaut mieux que j'abrège.
 Le visiteur resta, deux jours, je crois, au plus,
 Après il s'éclipsa, c'est plus tard, que je sus,
 Qu'un gars de notre bourg, ayant voulu le suivre,
 Il l'avait effrayé, d'un grand tam-tam de cuivre,
 Qu'il portait sur le dos, avec un chargement,
 De Dieu sait, quels tuyaux, quel drôle d'instrument,
 Quel infernal outil, auprès d'une machine,
 Au moyen de laquelle, on peut, que j'imagine,
 Faire le tour du monde, écrire dans les cieux,
 Même y monter; le gars s'était frotté les yeux,
 Et quand il les ouvrit, il ne vit plus personne.
 Le lendemain c'est fête, à l'église l'on sonne;
 Tout le monde avait peur, je n'y ai pas été;
 Le sonneur prétendit, qu'il avait présenté,
 A ses paroissiens, quand chacun fut en place,
 Un tout jeune curé, qui maintenant remplace,
 L'ancien, lequel de nuit, tout seul a disparu,
 Mais cela cependant personne ne l'a crû;
 Car on voit tous les jours autour du presbytère,
 Le curé d'autrefois qui promène sa mère,
 Il est grand, bien plus jeune, et toujours souriant,
 Cependant mon mari dit qu'il est plus méchant.

XXXIV.

Comme elle en était là de son discours étrange,
C'est assez bien conçu, Vous comptez comme un ange,
Incomparablement, et c'est imaginé,
Dis-je, avec beaucoup d'art; je m'étais retourné,
Agathe était debout, les deux mains sur les hanches,
Et sous son casaquin en Perse, à larges manches;
Son teint brunâtre était vivement coloré,
Mais le feu du regard était fort tempéré,
J'étais si peu crédule! Elle selon l'usage,
Allait, venait, tournait, donnait l'oeil au ménage.
Elle prit le pochon, et gagnant le cellier,
L'allait remplir encor, je dus remercier
Absolument la belle, et n'ayant nulle envie,
D'aller troubler les gens, dans leur genre de vie;
J'en avais, aussi bien, alors, tant écouté,
Ce que j'avais compris, j'en fis le résumé.
En un mot comme en cent, lui dis-je ma très chère,
Mon ancien précepteur, n'est plus au presbytère;
Et pour le remplacer, puisqu'un autre est venu,
Avec sa mère; alors, qu'il y soit bienvenu;
Celui que je cherchais n'est plus là, je regrette
Son départ, qu'autrement que d'autres j'interprète.
Merci du bon accueil, moi je m'en vais chasser,
Je ne manquerai pas ce soir de repasser!
En attendant mon coeur, ma petite commère,
Je crois que vous jugez du tout à la légère.
La-dessus, je sortis, ajoutant: au revoir,
Préparez à souper, je reviendrai ce soir.

Hélas ! la pauvre femme, elle m'attend encore,
 Son conte lui valut ces deux grains d'ellébore. —
 — A quelque temps de là, chez moi bien reposé,
 Plus d'une fois déjà, je m'étais accusé,
 D'avoir si brusquement faussé la politesse,
 Comme on dit, à ma jeune et prévenante hôtesse.
 S'il est avec le ciel des accommodements,
 Avec le sexe, il est certains arrangements,
 Pensais-je, et je suis sûr qu'après tout elle compte,
 Sur mon prochain retour, car on n'est pas si prompte
 A mal penser, surtout de ceux dont le crédit
 Peut-être utile ; on a du moins ce bon esprit ;
 La saison de la chasse est longue, elle commence,
 A la prochaine fois, il faudra que je pense
 A lui porter un don ; enfin il était tard,
 Et je m'étais trouvé loin, et très à l'écart,
 Au tomber de la nuit, bien moins près du village
 Que du petit château ; j'étais dans son fermage,
 Sans m'en apercevoir, j'y étais arrivé,
 Tout en chassant ; le boeuf n'était pas retrouvé,
 Mais au pauvre bouvier son maître avait fait grâce,
 L'homme m'avait conté, qu'il conservait sa place.
 Tout calculé dûment, j'avais beaucoup mieux fait,
 Quand j'étais tout porté, de partir d'un seul trait,
 Sans rebrousser chemin, de façon qu'à ma porte,
 Je puisse être arrivé, juste au temps qu'il importe
 Que je sois revenu, pour aller à mes cours,
 Précisément à l'heure, où j'y allais toujours,
 Le lendemain matin, comme à mon ordinaire,
 Ayant bien préparé, ce que j'avais à faire,

Pour chacun, me rendant à l'atelier surtout,
Vers ma belle Sapho, qui m'attendait debout,
Se jetant de Lesbos dans les flots de l'Egée,
Sa lyre sur son sein étroitement pressée,
L'astre des nuits, de son brillant éclat,
Voilant les feux devant cet attentat. . . .

Car si quelqu'un s'absente, on lui prend sa palette,
Ses brosses; dans sa boîte on lui fait place nette;
Le maître s'assombrit, l'outre-mer superfin,
Tout est à la merci du plus mauvais rapin.

— Et je n'y songeai plus, c'était trop de scrupule,
Et je brisai d'un souffle à l'instant cette bulle.
C'était agir en sage, et j'avais à foison,
Des A plus B, servant à prouver ma raison.

.
En allant et venant, j'entre un jour à Procope,
A ses heures, l'on est volontiers philanthrope.
Sur la gauche, en montant, vers l'Odéon, l'endroit,
Modestement, semblait vous rappeler ce droit.

On n'invoquait plus là, l'homme de Césarée,
La gloire du café s'en était toute allée,
Avec les grands rivaux du vieil historien,
Ami de Bélisaire, et de Justinien.

Le Procope de Gaze, un célèbre sophiste,
S'y trouvait encensé par un pauvre copiste,
Quelque répétiteur, et plus d'un écolier,
Que le quartier latin ne pouvait oublier.

C'était juste le cas, et dans l'enceinte sombre,
Mesquine et délabrée, au fond, je vois dans l'ombre,

Tout seul, devinez qui? Mon ancien professeur,
 De rhétorique, et même, un très célèbre auteur;
 Mais si menu, cassé, que sa tête de neige,
 Semblait lui tout entier. Lorsque j'eus pris un siège,
 Comment Vous portez-vous, lui dis-je, professeur?
 — Ah, ah! c'est vous, Monsieur, fit-il, avec verdeur,
 Merci, bien! et vous même? et dès lors nul vestige
 Entre le professeur qui gourmande ou corrige,
 Et l'écolier mutin, ne resta plus longtemps,
 De rancune entre nous. La pluie et le beau temps,
 Mes occupations, furent d'abord le texte
 Varié du discours, et lorsque le prétexte
 Nous eût manqué bientôt, alors le professeur,
 Devint moins réservé, fut aimable et causeur.

XXXV.

— J'appris que très souvent, il venait à Procope,
 Qu'il y réfléchissait sur quelque nouveau trope,
 Entre son cours du soir et celui du matin,
 Ayant pour retourner à son logis trop loin,
 Même par la voiture, à Clichy-la-garenne,
 Dans sa propre maison, d'amis, je crois, peu pleine;
 Dans son petit asile, un modeste réduit,
 Mais commode, salubre, inaccessible au bruit.

 Le hasard me servait, dans cette circonstance,
 Le plus certain, était un air d'insouciance,
 Peut-être était-il né dans ce lieu là, qui sait?
 Trop de vivacité le désobligerait;

Un si grand professeur, nourri dans la dispute,
 Et s'il allait vouloir établir quelque lutte,
 Sur un fait ou le fond, il ne m'apprendrait rien,
 Mieux valait biaiser, je le fis, et fis bien,
 Car procédant ainsi, par poids et par mesure,
 J'appris la vérité sur les Brice et la cure,
 Et puisque j'ai promis, que je la conterais,
 Comme on me l'aurait dite, et que je la saurais,
 La voici: Donc mes Brice enfans de la Bretagne,
 N'étaient pas en faveur du temps de la montagne;
 Pour la plupart Verdets ou chouans, insurgés,
 Après quatre-vingt onze, étaient tous dispersés,
 Sans émigrer pourtant; le sol de la patrie,
 Pour leur noblesse, était trop rempli de magie.
 Ils s'étaient établis, dans différents endroits,
 Qui leur avaient offert, paix, sûreté, bons droits;
 Braves, francs du collier, industriels, fidèles,
 Sans peine, ils avaient fait des fortunes nouvelles;
 Ils avaient à Beauvais, à Clichy prospéré,
 L'un des leurs, au pays plus tard était rentré.
 C'était le fils aîné, le même dont le frère,
 De suite après la mort du partisan leur père,
 Coquetier à Beauvais, y avait épousé
 La cousine du prêtre. Elle avait refusé
 D'abord, puis accepta; mais les destins contraires,
 Les avaient engagés dans de fausses affaires;
 Tous deux étaient partis, sans qu'on les eût revus,
 Beaucoup se souvenaient de les avoir connus,
 Chez leur oncle à Clichy, pendant une visite,
 Qu'ils n'étaient pas venus pour terminer si vite.

Ils menaient leur famille, et pensaient s'établir
Tous ensemble au moulin, fuyant le souvenir,
De leur mère à Beauvais, alors récemment morte;
C'est tout ce que je sais, sur ceux-là, mais n'importe!
— Le curé Bergeron, connu du professeur,
Avait été, sous lui, jadis répétiteur.
Il était jeune alors, et très bon latiniste,
Selon le professeur, un peu faible helléniste;
Ce qui n'empêchait pas qu'il connût ses auteurs,
Et qu'il fût le meilleur des examinateurs.
Le professeur croyait, que c'était cette cause,
Qui l'avait pu porter, a défaut d'autre chose,
A chercher un parti, quitter le célibat,
Pour après renoncer vite au professorat.
Quoiqu'il en soit, longtemps il eût martel en tête,
Et l'affaire semblait sur le point d'être faite,
Quand elle fut rompue, et les deux amoureux,
Ne purent parvenir au comble de leurs vœux.
Bergeron en conçut un chagrin peu vulgaire,
Abandonna l'école, et dans un séminaire
Ayant passé deux ans, il se fit ordonner.
Dès ce jour, saintement, on le vit s'adonner
A sa profession, et plus tard sa foi pure,
Jointe à d'heureux talents, lui valut une cure. —
— La dame était partie, elle pour son pays,
Où suivant le conseil de parents et d'amis,
Qui lui voulaient du bien, quelque part en Bretagne,
Elle avait épousé quelqu'un de la campagne;
Un petit hobereau, mais d'un nom estimé,
Du pauvre coquetier, ce même frère aîné,

Que j'ai dit qui rentra dans sa chère Armorique,
 Alors sourde aux clameurs de toute politique,
 Un Brice. Tôt il meurt en lui laissant un fils,
 Objet de leur tendresse et de leurs soins unis.
 Elle vient à Clichy pour s'adonner entière,
 A l'éducation de ce fils sa chimère,
 Pour vivre et l'élever, s'aidant de ses amis,
 Travaillant, employant tous les moyens permis.
 Ce qu'elle était pour lui, le bourg le fut pour elle,
 Il paya de retour sa constante tutelle;
 Elle y était aimée, et les deux ambulants,
 S'étaient à son égard montrés reconnaissants,
 En faisant son éloge. Elle avait eu la lettre
 Qu'à la poste jadis le curé fit remettre.
 Avec celle à mon nom. Son fils avait écrit,
 Au résultat plus tard, étant prêtre il partit,
 Suivant le plan formé dans leur correspondance,
 Pour la cure où son oncle avait eu l'obligeance
 De le faire nommer, à sa place en partant,
 Pour Rome, à ce qu'on dit, je n'en appris qu'autant
 Du Professeur, plus tard j'en ai su d'avantage,
 Car on apprend toujours quelque chose en voyage,
 Et c'est pourquoi je puis, à présent expliquer,
 Comment de ses deniers ayant fait élever,
 Sans en faire grand bruit, à Paris, le jeune homme,
 Il s'était retiré, non pas encor à Rome,
 Mais en un séjour triste, en haut du Saint Bernard,
 Avec la dignité de . . . ? j'y vis mal et tard,
 Parmi d'autres portraits celui qui lui ressemble,
 Et je puis me tromper; au village il me semble,

Que celui qu'on a pris pour l'un des chaudronniers,
 Pour une âme damnée, arrivé des derniers,
 Est un chimiste-peintre, un des nouveaux artistes,
 Renommés en ce temps, comme panoramistes,
 Décorateurs, jongleurs, fameux physiciens,
 Faiseurs de portraiture, et bons comédiens;
 Appelé tout exprès, deux jours au presbytère,
 Par le jeune curé, qu'accompagnait sa mère,
 Pour embellir un lieu, rempli du souvenir,
 De celui qu'ils devaient au fond du coeur bénir,
 Qui délicat ami, pourvût au séminaire,
 Se privant quelquefois même du nécessaire,
 — Sur le reste je n'ai qu'un détail incertain,
 Mais qui veut trop prouver, aussi pécore en vain.

XXXVI.

Ma tâche cependant semblerait incomplète,
 Après avoir placé cette couronne en tête
 Du maître et de l'ami, rétablissant son seuil,
 Si j'avais oublié de remplir son cercueil.
 N'importe où qu'il se trouve, et quelle basilique,
 Conserva jusqu'ici, cette sainte relique,
 J'admets, moi, qu'il subsiste un débris de ce mort,
 Eh! j'ai bien résisté si longtemps à mon sort,
 Éprouvé par la vie. En sa tombe tranquille
 Qui donc l'aurait troublé, dans ce dernier asile?
 Je fais abstraction de ce temps destructeur,
 Dont la dent ronge tout, avec calme et lenteur;
 J'admets qu'il est couché sous la pierre et m'écoute,
 Qu'il m'entend m'avancer, sous la sonore voûte;

Je m'approche à travers les balustres poudreux,
 Près d'une dalle grise, à l'écart, loin des yeux,
 Un marbre dépoli porte le témoignage,
 D'une vie inconnue, aux hommes de notre âge.
 Je me courbe, et lui dis ce qu'un témoin discret,
 Mon coeur me révéla sur le sien en secret:
 Ami, „Vous fûtes grand, car vous fûtes sévère,
 „A la fois enthousiaste et cependant austère;
 „Votre vertu sublime, était l'humanité,
 „Votre droit sans conteste à l'immortalité.
 „Le peuple vous connût, et sous sa rude écorce,
 „De la reconnaissance il a goûté l'amorce;
 „Il s'est ressouvenu, qu'épargnant ses sueurs,
 „Vous n'aviez d'autre soin que de sécher ses pleurs,
 „Que Vous montrant partout avare de sa peine,
 „Vous vouliez qu'il portât légèrement sa chaîne;
 „Il a mis votre nom, comme un signe d'amour,
 „Dans votre ancien village au premier carrefour.
 „S'il hait la tyrannie, il sait que la rudesse,
 „En éveillant la crainte, inspire la sagesse;
 „Un héros amolli lui déplaît, de ses dons,
 „Il a bien rarement comblé des mirmidons;
 „Il aime l'esprit fort, et dans un corps débile,
 „Il ne sait pas qu'on peut loger une âme agile;
 „Le juste débonnaire obtiendra sa faveur,
 „Mais tard, et sur la foi d'un hasardeux conteur.“



Quelques inadvertances.



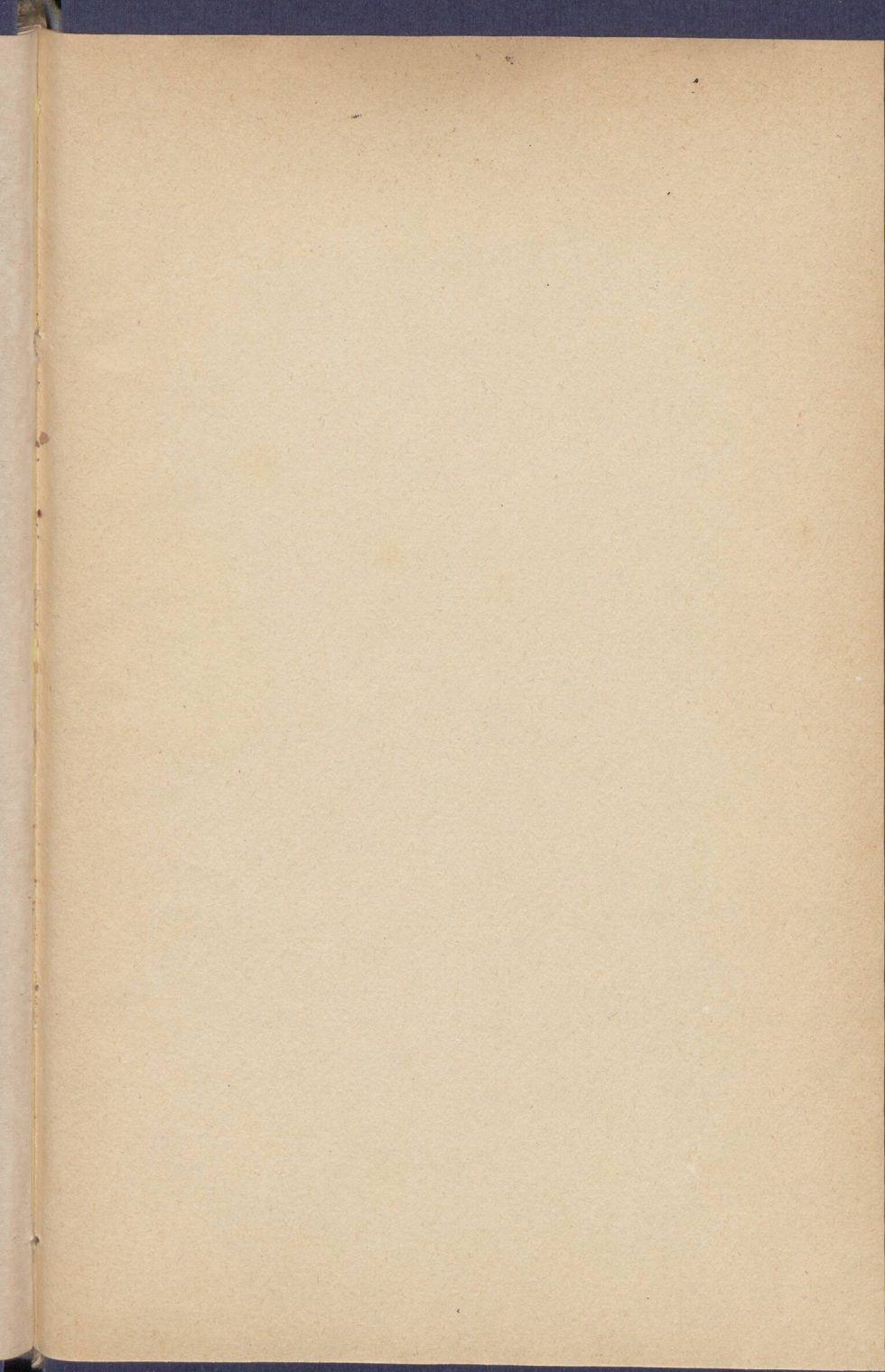
XIII.	au lieu de:	vitreaux,	lisez:	vitraux.
XIV.	„	monstres	„	montres.
XVIII.	„	bagarre	„	gabare.
XXI.	„	Mausard	„	Mansard.

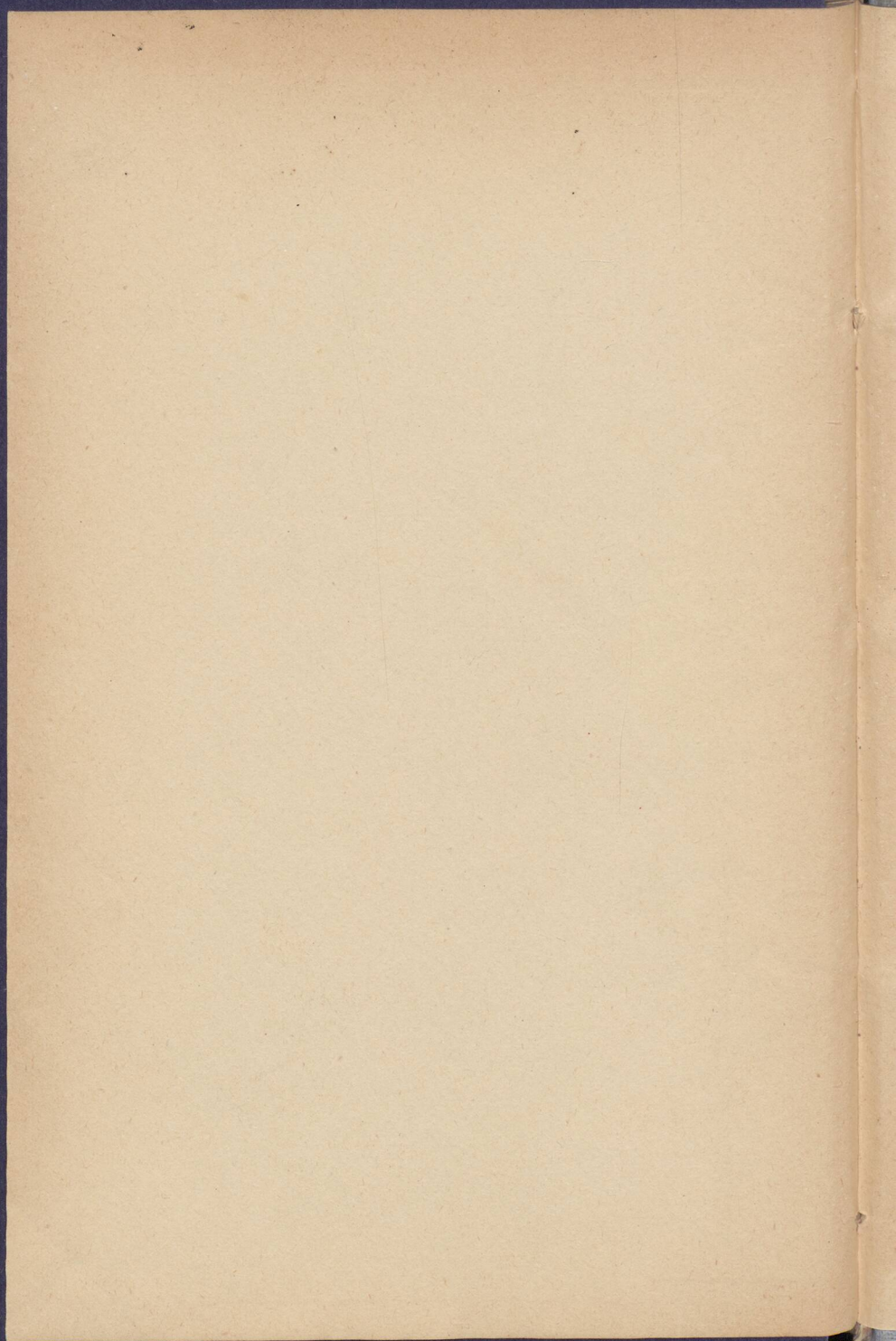


Geophys. Untersuchungen

1911	1912	1913	1914
1915	1916	1917	1918
1919	1920	1921	1922
1923	1924	1925	1926









BG0750584

